

# CONCOURS DE NOUVELLES FRANÇOIS PETIT

5ème édition 2022

17 nouvelles

Thème :  
"Il faut savoir dire non"

Les trois lauréats 2022 sont :

1er prix : **Didier TRICOU** *Effervescence sous le tilleul*

2ème prix : **Serge TEYBER** *Le portrait retrouvé de Léonard de Vinci*

3ème prix : **Perrine SALCE** *Nom pour un oui.*

Les 17 nouvelles sont classées par ordre alphabétique.

# Jeanne-Marie BONNET

## *Main dans la main*

Nous sommes deux sœurs liées comme les doigts de la main. Telles les nervures d'une feuille alimentées par la même sève, nous ne pouvons nous séparer sans déchirer le limbe qui nous unit. Comme la nuit s'accroche au jour par le fil de l'aurore nous tenons l'une à l'autre par un cordon magique. La nuit, nous dormons enlacées, les mains jointes, les doigts croisés, les bras mêlés et notre cœur bat à l'unisson. Nous nous aimons.

Nos humeurs sont égales car une seule lymphé nous draine. Je ne sais plus si je suis moi et je me surprends à être elle. Je ne sais plus qui parle, qui de moi, qui d'elle, et de ma bouche sortent ses mots et de ses lèvres s'égrènent mes chants. J'écoute, elle entend. Elle regarde, je vois. Lorsqu'elle mange trop, j'ai la nausée et vomis ses repas. Quand elle a de la fièvre, je veille à son chevet, brûlant du même mal. Quand elle prend froid, j'éternue. Si elle s'effraie, je prends peur. Quand elle travaille, je transpire sa peine. Nous nous abreuvons aux mêmes sources, un seul sang coule dans nos veines, un seul sentier s'ouvre devant nous, nous avançons main dans la main, un même désir guide nos pas. Jamais elle ne s'éloigne, jamais je ne m'écarte de son chemin. Nous nous aimons si fort que personne ne pourra nous séparer, même la mort. Nous vieillirons ensemble, indissociables dans le malheur, nous appuyant l'une sur l'autre pour franchir les années. Elle sera ma canne blanche, je serai sa béquille.

Si nous nous querellons, elle ne peut que tourner la tête et soustraire ses yeux aux miens mais jamais elle ne détourne son cœur. Mais la plupart du temps, nous vivons joyeusement notre proximité, nous jouons comme toutes les petites filles que nous sommes. Nous sautons à cloche-pied : côte à côte, d'un seul élan, nous bondissons par les rues de notre petite ville. Nous prenons de vitesse tous les enfants de notre âge grâce à notre agilité et notre connivence. Mais les gamins nous fuient, dressent des obstacles devant nous mais nous restons en équilibre, appuyées l'une sur l'autre.

Nos parents nous ont surnommé leurs horribles jumelles. Ils nous ont rejetées le jour où ils se sont rendu compte que nous serions toujours une charge pour eux : indissociables, nous serions incapables de trouver un mari ce qui est, dans notre famille, la finalité d'une vie de femme.

Nous sommes si unies que les hommes nous montrent du doigt telles des filles indécentes, voire obscènes. Il s'avère que parfois certains nous sifflent, nous chahutent, nous insultent : leurs mots sont crus, brutaux, leurs paroles nous salissent. Leurs yeux brillent de concupiscence et leur regard rugueux nous râpe l'âme ; nous sentons leur désir animal, leur pulsion humide et dégoulinante, l'envie de notre corps, un besoin malsain de l'altérité et

d'approcher notre différence. D'autres s'aventurent même à nous palper de leurs mains grises et rugueuses lorsque nous passons à proximité et il est arrivé que des plus téméraires nous acculent en des recoins pouacres des croulantes bâtisses qui s'accrochent désespérément aux remparts de la vieille cité.

Si vous imaginez que leurs femmes sont indulgentes, vous vous trompez. Les épouses dont certaines subissent quotidiennement les humiliations de leurs maris ont horreur de nous ; nous sommes toutes des sœurs bafouées mais nous ne leur inspirons toutefois aucune compassion ; elles nous toisent, rient de nous ; jugées indignes de notre sexe, nous sommes entre-deux, mais leurs avanies nous laissent indifférentes car leur soumission nous fait peine, elles ne redressent jamais la tête.

Quand ils ont commencé à abuser de notre corps, nous nous sommes demandé s'il était acceptable que des fillettes de douze ans soient tripotées par des hommes. Nous avons subi le pire et quand l'outrage a déferlé sur elle, j'ai ressenti la souillure d'un seul corps et quand ils s'en sont pris à moi, elle a hurlé de douleur et sans pitié, à deux, à plusieurs, ils ont offensé nos entrailles avant de nous rejeter, enchaînées dans l'affront, sur le sol terreux d'une cabane obscure. Était-ce plus insupportable d'être salies par des inconnus que de se faire caresser par notre oncle ? Tout nous semblait dégoûtant, ignoble et inacceptable, les attouchements laïcs ou cléricaux dans les embrasures des églises où nous nous réfugions et les étreintes d'un membre de notre famille ; mais les menaces de cet homme brutal auquel nous étions soumises, faisaient s'éteindre nos voix, tarir nos pleurs et taire notre colère. Dormant côte à côte dans un même lit, l'homme s'immisçait au plus profond de notre intimité à tout moment de la nuit, il en avait tout loisir, étant installé dans le foyer de nos parents. Je tournais la tête mais serrais la main de ma sœur quand c'était elle qui subissait les assauts et elle évitait son regard de bête mais attrapait fermement mes doigts quand c'était à mon tour de le recevoir. Était-ce plus terrible d'être maltraitée dans notre chair ou dans notre esprit par des parents sans amour qui sans cesse nous rabaisaient ? Nous nous le sommes demandé par la suite alors que nous avons fui l'intolérable, l'humiliation et le désamour. Qu'était le pire ? Vider et curer les latrines au fond du jardin, agenouillées dans cette cabane puante des fientes de la famille ou servir à genou d'émonctoire à des hommes salaces qui éliminaient en nous leurs déjections ? Nous avons courbé l'échine dans les deux situations et ravalé notre dégoût.

Aussi, nous avons pris la route au début de l'été lorsqu'ils ont refermé la porte sur nous parce que nous avons refusé de plier l'échine sous les coups et les insultes. Il faut savoir dire non. Non à l'imbécillité, non à la discrimination, non à la haine, non à la violence ; il faut savoir couper ses racines et s'extraire de la terre sèche dans laquelle on a poussé, surtout quand le compost est putride.

Bras dessus, bras dessous, ma main dans sa main, ma tête sur son épaule, nos cheveux emmêlés, nous nous sommes éloignées sans haine ni regrets. Tandis

que nous quissions la ville, nous ne nous sommes pas retournées, et Sodome aurait pu brûler que rien ne nous aurait fait pivoter la tête ; nous ne sommes pas la femme de Loth mais ses filles qu'il a proposées sans état d'âme aux hommes de la cité pour épargner les anges réfugiés chez lui. Chez nous, il n'y avait pas de chérubins à cacher et protéger ; il y avait deux filles, unies, jetées en pâture aux dépravés de la cité. Ici, il n'y a pas de Dieu qui s'irrite contre les crimes abominables d'une ville, la brûle avec les autres hameaux voisins par une pluie de feu et de soufre qu'il répand du ciel. Dieu n'existe pas pour les jeunes filles que nous sommes.

Nous avons parcouru des sentes, des rues et des routes. Nous avons trébuché mais jamais elle ne s'est écartée de mes traces, jamais je ne l'ai abandonnée. Nous ne sommes pas contagieuses ni malséantes mais les gens croisées sur le chemin nous trouvant inconvenantes, tournaient la tête ou bien s'éloignaient à notre passage, ou bien encore nous jetaient des pierres. Certains ont eu pitié, ou peur du mauvais œil, ou mauvaise conscience et nous ont fait l'aumône mais tous souhaitaient que nous restions à distance quand nous tendions, mendiantes, les mains, traitées telles des lépreuses : les croûtes qu'ils nous jetaient de loin nous semblaient pourtant du bon pain quand nous avions le ventre creux et des kilomètres collés sous nos semelles. Guidées par notre seul désir de liberté, nues par notre union insécable, nous étions heureuses, des sœurs inséparables. Nous nous allongions, couronnées de coquelicots qui parsemaient de corail nos cheveux brun doré, enlacées dans les champs de blé. Nous regardions jour après jour les épis se teinter de blond vénitien juste avant la venue des faucheurs qui n'auraient pas manqué de nous menacer de leur faux. Nous nous jetions entièrement nues dans les gours vert mêlèze des torrents depuis les berges herbeuses, nous tenant par la main et ne faisant qu'un seul corps, unies dans une figure acrobatique que nous trouvions superbe et répétions jusqu'à l'épuisement.

Puis vint l'automne cuivré où les prés dénudés et scarifiés après les moissons et les labours ne furent plus des terrains de cache-cache ; des fruits flétris, abandonnés par les paysans dans les arbres qui se défeuillaient, faisaient encore notre joie alors que la bise commençait à soulever les volants effilochés de notre seule robe, grise et râpée jusqu'à la trame de lin.

Depuis quelques jours, l'hiver nous gèle les pieds et nous creuse l'estomac. C'est pourquoi, aujourd'hui, nous sommes allées au cirque. Tous les enfants aiment le cirque : les chevaux empanachés qui caracolent sur la piste, les singes en costume rouge festonné d'or qui déambulent longs bras ballants sur la banquette circulaire, les clowns grimés de blanc qui se donnent des coups de pied et culbutent dans la sciure, les chiens savants au chapeau pointu, dressés sur leurs pattes arrière, qui se poussent dans le dos en une farandole burlesque, l'ours muselé qui danse en tutu une mazurka, les antipodistes dont les pieds nus propulsent une énorme roue dans les airs, les trapézistes qui se rattrapent du bout de leurs doigts talqués, le magicien en jaquette et haut-de-forme noir ébène qui fait jaillir le feu et la colombe de ses mains gantées de satin blanc albâtre tandis que sa partenaire, sciée en deux et ensanglantée,

agite convulsivement bras et pieds par les trous de la boîte miraculeuse, la toute petite femme chauve et l'énorme matrone drapée de longs poils noirs, hirsutes, tourbillonnant dans une étreinte sordide, des hommes et des bêtes qui font rêver et parfois effraient les plus jeunes ; mais nous qui sommes plus grandes et avons tant vécu, nous savons que tout n'est qu'illusion sous le grand chapiteau !

Le directeur, costume sombre trois pièces, front dégarni et cheveux bouclés, accrochés sur l'arrière du crâne, nous a accueillies à bras ouverts. Et cette fois-ci, nous avons dit oui, et sommes rentrées sous la tente.

- " Bienvenue mes beautés ! Vous êtes ici désormais chez vous ".

Ses mots, intéressés, nous réchauffent le cœur.

Ce n'est pas tous les jours que s'avancent, sous le chapiteau Barnum, des sœurs siamoises.

# Alain BOURGASSER

## *L'arme du désir*

On devrait toujours se méfier des habitudes prises depuis longtemps !

J'ai connu Gladys dès mes premiers pas. Dans ce village que nous n'avons pas quitté depuis 37 ans maintenant. Lui d'ailleurs, ne nous a pas quitté non plus. L'église est toujours là. La mairie aussi, sauf que, à chaque élection municipale, on a décidé, nous les habitants, de changer la couleur de nos volets afin qu'ils soient pareils aux opinions politiques du Maire. La première fois, ça nous a fait drôle et puis on a trouvé que cela donnait de la couleur au village qui en manquait un peu. La seule conséquence étant que, quand on était un peu lassé de l'ancienne couleur, on s'arrangeait pour élire un autre Maire. Quitte à le faire revenir la fois d'après. C'était un peu comme un sport en fait. Ce qui bougeait un peu la vie du village vu qu'ayant presque pas de sous en caisse, la Commune n'y faisait pas grand-chose. A part étaler de nouveaux graviers au cimetière, assez fréquenté compte tenu de la population, boucher les nids de poule menant à la maison du Maire car on avait quand même de la fierté pour notre village ou remplacer le drapeau au-dessus de la Mairie du fait que quelqu'un ayant eu, bénévolement bien sûr, l'imprudence de vouloir les laver une fois, ils avaient changé de couleur et cela avait fait très mauvais effet de voir flotter le drapeau italien sur notre mairie occitane. Ah, si, quand même, il faut ajouter l'embauche d'un garde champêtre qui servait surtout, d'après le maire-violet, à faire peur aux gamins qui maintenant n'écoutent plus rien. Mais, comme il ne travaillait qu'à moitié temps, notre garde-champêtre, les mêmes s'étaient arrangés pour être turbulents l'autre moitié du temps. Comme quoi, c'est bien difficile de diriger une commune.

Gladys, c'est comme le village. Je ne l'ai jamais quittée. On a fait ensemble l'école enfantine puis tous les autres étages pour aller jusqu'à la fin du Collège, toujours côte à côte et là, ayant trouvé que le chemin pour monter jusqu'au Lycée était un peu trop dur pour nous, ensemble, on a décidé d'arrêter de grimper à l'échelle. Et on s'est trouvé un petit boulot le moins loin possible, pour continuer à rester l'un près de l'autre. Voilà pourquoi, moi, je travaille chez le garagiste au petit bourg d'à côté. Et elle, chez la coiffeuse, dans le même petit bourg, un métier qui permet d'expliquer qu'étant tellement attachée au village, ses cheveux suivent la couleur que les volets de la Mairie. Pareils ! Mais en plus, pour faire plus chic, elle a décidé aussi de faire la même chose à chaque fois qu'on doit voter. Sûr que ça me fait bizarre mais, comme je la connais depuis mes premiers pas, j'en suis pas trop ému. Du moment que ça m'empêche pas de la reconnaître, ma Gladys, pourquoi dire quelque chose de pas gentil ?

Tout ça a fait qu'avec Gladys, on s'est mariés. On a quand même attendu d'avoir vingt-deux ans, même si, avant, plusieurs fois, on avait franchi la clôture qui séparait nos deux maisons pour faire ces choses qui ressemblent au passage

de la rivière limitant notre village avec le bourg voisin. De plus, si on s'était pas mariés, comme on nous voyait toujours ensemble, les gens auraient pensé qu'on n'était pas bien normaux. Et nous, on voulait pas ça, bien sûr. Du coup, ajouté au fait que Gladys et moi on s'entendait bien, très bien même, le mariage c'était presque obligé. Et les premières années, disons les quinze premières, tout a marché comme sur des roulettes. Comme disaient mes parents, j'étais un bon gros. Déjà gamin, je cédaient tout à Gladys. Ses doigts dans mes yeux, sa poupée à changer, son lapin à nourrir et à nettoyer, faire peur à ses méchantes copines, porter son sac au Collège et tout et tout. Et quand j'ai été plus grand, adulte même, quand on a été ensemble en vrai, jamais je cherchais des histoires, jamais de bagarres même au bal du Quatorze Juillet quand les voyous du village voisin s'essuyaient les mains sur la belle robe de Gladys, jamais de remarques désagréables sur les repas préparés par Gladys, et pourtant qu'est-ce que je détestais les pizzas vendues par ce forain qui s'était fait virer par le boulanger du bourg. Et si je ne demandais pas dix fois par jour : « Tout va bien aujourd'hui ma Gladys, tu es heureuse ? » c'est que j'avais mal digéré la coupe de cheveux qu'elle m'avait faite la veille et qui me faisait ressembler à un hérisson. Surtout avec la colle à la mode qu'elle avait rajoutée pour que ça tienne bien droit ! Mais cela ne m'empêchait pas de sourire devant la glace. Tout cela marchait bien parce que Gladys,, elle était pareille que moi. Jamais un mot trop haut. Jamais une interdiction pour retrouver mes copains à la belote au café qu'un Parisien avait réussi à rouvrir dans le village avec l'aide du Maire-rouge. Jamais une colère quand je lui demandais d'attendre le mois prochain pour changer son vieux manteau qui avait déjà servi à sa cousine. Jamais un visage triste quand je lui annonçais qu'avec notre vieille voiture la mer c'était un peu loin mais qu'on pouvait aller passer huit jours à la ferme chez ma tante et que, comme ça, on pourrait lui donner un coup de main vu qu'elle était veuve et que vingt vaches c'est beaucoup de travail matin et soir. Bref. Quinze ans de bonheur. Et puis, comme on dit ici, la cabane est tombée sur le chien. Presque d'un coup. La veille du jour où j'avais promis à mes copains d'enfance de faire le grand tournoi cantonal de belote organisé par le Comité des Fêtes du village. L'événement du printemps !

« Mon gros Loulou, pour ta belote demain, c'est non ! Sinon, je sors avec mes copines toute la nuit... »

Voilà ce qu'elle m'a dit ma Gladys.

« Mais Gladys, tu as toujours dit oui !

\_Eh! bien arrive un moment où il faut savoir dire non. Et ça commence aujourd'hui.

–Mais...mais...enfin...Gladys...s'il te plaît...Cuillère en l'air, bouche ouverte, c'est tout ce que j'ai su lui répondre pendant qu'elle me fixait par en-dessous sa frange qui avait encore changé de couleur vu qu'on avait voté pour un nouveau Président. En même temps, ça ruminait dur dans ma tête. Ma Gladys ! Sortir sans moi ! Toute la nuit ! Et pour aller où mon Dieu ? Que diraient les gens qui nous voyaient toujours ensemble ?

Alors, j'ai essayé une deuxième tentative au cas où son « Non » aurait été qu'un coup de tête.

–Mon gros Loulou, non, c'est non ! Ou alors...

Je n'ai pas fait le concours de belote cantonal. Je me suis inventé malade. Avec Gladys, on est restés à la maison, tous les deux, à regarder le Concours de chansons de l'Eurovision. Et le bon gros que j'étais a pensé avoir retrouvé le chemin de la paix.

Sauf que...

Gladys s'est acheté aussitôt un nouveau manteau. Que pour la Pentecôte qui arrivait, elle a loué cher la maison d'une cliente. Mais au bord de la mer quand même. Quant à la belote, j'ai vite vu qu'elle trouvait toujours un truc pour m'empêcher : une invitation à manger chez des gens que j'avais jamais vus, des soirées à la maison avec des copines accompagnées de leurs jules qui ne parlaient que de choses auxquelles je comprenais rien, des repas télévision où elle me demandait de rester avec elle en disant qu'elle se sentait pas bien, ou qu'elle était triste, ou qu'elle s'était disputée avec sa patronne. Tout ça, ça tombait toujours les soirs de belote. Et ça a commencé à faire rire les copains. A faire jaser dans le café : « Alors, Louis, paraît que Gladys, elle porte le pantalon maintenant ? » Mais, comme j'avais dans l'idée que le bonheur d'avant allait revenir, je n'ai pas mis d'huile sur le feu. Même pas pour l'affaire de la vaisselle qu'un jour Gladys a décidé de ne plus faire : « J'ai dit oui pendant quinze ans. Et il arrive un jour où il faut savoir dire non.

Donc à toi maintenant mon gros Loulou, tu verras, quinze ans, ça passe vite ! »

Ah oui, pour être patient, je l'ai été patient. Mais combien de fois j'ai cru que j'allais haïr mes parents de m'avoir appelé Louis !

Bien sûr, pendant tout ce temps où le bonheur a été mis en morceaux, j'ai essayé de savoir pourquoi ma Gladys avait changé à ce point-là. Pourquoi, d'un coup, elle s'était mise à me chanter ce refrain : « Il faut savoir dire non ! » Non au manteau ! Non à la vaisselle ! Non aux vacances chez ma tante ! Non à ma tranquillité habituelle ! Et presque non à la belote qui était pour moi un des rares moments où je pouvais souffler un peu vu que le travail au garage devenait de plus en plus compliqué avec ces nouveaux moteurs qu'ils n'arrêtaient pas d'inventer et qui finissaient par me faire regretter d'avoir arrêté l'école après le collège. Pour rester avec Gladys.

Oui, j'ai cherché pourquoi ma Gladys avait tellement changé. Un coup, j'ai pensé que c'était à cause du vendeur de teintures qui venait au salon de coiffure. Un jeune « Trouduc » que j'avais dépanné une fois. Un qui arrivait dans son costume doublé gilet, peigné comme un mannequin, qui parlait aussi vite avec ses mains qu'avec sa bouche, et qui avait des chaussures pointues où j'aurais même pas pu glisser trois doigts de pied. Au début, il venait une fois par mois, après ça a été deux puis quatre puis cinq. Je le savais soit par sa voiture que je voyais passer devant le garage soit par son parfum à faire tomber les pigeons ventre en l'air qui restait longtemps collé sur les bouteilles de teinture que Gladys ramenait pour elle ou ses copines à la maison . Mais c'était pas à cause de lui ! Il a été tué dans un accident de la route, en visitant une cliente. Avec Gladys, on est même allés à son enterrement. En regardant le cercueil descendre dans le trou, j'ai pensé que, enfin, peut être... Mais non. Une semaine plus tard, Gladys m'a chanté à nouveau son refrain du « Non » pour

m'annoncer qu'elle ne laverait plus mes bleus de travail, trop dégoûtants selon elle, et que je devrais aller les porter moi-même à la blanchisserie à côté du garage, celle qui ouvrait selon la météo de la journée !

La crainte du vendeur étant partie dans la fosse du cimetière, j'ai alors réfléchi que c'était l'histoire de l'enfant qui avait retourné ma Gladys dans le mauvais sens.

Après cinq ans de mariage, Gladys elle avait dit que ce serait bien d'avoir un petit à la maison. Elle avait même pensé à un petit garçon parce que dans un village comme chez nous où ça bouge pas beaucoup, un garçon, ça mettrait de la vie. Pendant un bon bout de soirs, durant six mois, elle a essayé sans en avoir l'air de me faire accepter son idée. Là une liste de prénoms, là un catalogue de magasin pour enfants, là des mesures pour arranger notre jardin et y installer un toboggan. Et moi, têtu comme une mule, j'ai refusé tout ça, en inventant des tas d'obstacles, les sous, nos pièces trop petites, le manque de chambres, le coût des travaux, la peur des maladies ou des accidents, etc...etc...enfin, tout plein. Mais, tout au fond de moi, je sais pourquoi je ne voulais pas d'un petit à la maison. C'est que j'avais peur. Chez nous, on était cinq enfants et ça n'avait pas été rose tous les jours. Les anniversaires, les Noël, les Pâques dans le jardin, c'était bon pour les autres. Nos habits, on se les repassait du plus vieux au plus petit jusqu'à ce qu'ils deviennent comme ceux des clowns qui passaient avec le cirque une fois par an dans le village. J'avais peur que mon petit il vive pareil que moi. Voilà, c'est tout. Mais, quand j'ai vu que ma Gladys avait tellement changé, j'ai pensé que l'histoire du petit à la maison, c'était peut-être une raison qu'elle avait gardée longtemps cachée en elle. Alors un soir, au lit, je lui ai dit oui pour un petit. Trop tard ! Gladys m'a répondu, aussi sec, que maintenant c'était non ! Qu'elle avait dans l'idée d'acheter le salon de coiffure car sa patronne allait s'en aller et qu'une affaire comme ça allait coûter cher. En plus, à son âge, elle voulait aussi profiter de la vie. Et, cerise sur le gâteau, qu'elle voulait aussi faire construire une maison, comme ses copines, avec des grandes fenêtres, une cuisine moderne et un garage pour pas être obligée de gratter la voiture l'hiver. Et là, en entendant tout ça d'un coup, c'est le clocher de l'église qui est tombé sur la cabane du chien. En écrasant quinze ans de paix, de bonheur et de tranquillité. Surtout, qu'en plus de la boutique et de la maison neuve, Gladys a décidé de me mettre au régime. « Ou alors... » a-t-elle rajouté en agitant sa menace favorite. Au régime ! Voilà ce qu'elle m'a annoncé en profitant d'un jour où, encore une fois, je rentrais crevé du garage :

« Mon gros Loulou, tu as pris quinze kilos depuis qu'on est mariés. À cette vitesse là, ce sera au moins vingt quand on fêtera nos vingt ans de mariage. Moi, je ne veux pas avoir à la maison un gros bonhomme qui ne pourra plus se traîner et qui me laissera tout faire. Regarde tes copains, ils s'entretiennent, eux ! Ils bougent, eux ! Ils font du jardin, des travaux dans la maison, le dimanche ils vont faire des kilomètres à pied ou en vélo, avec leurs femmes bien sûr. Et surtout, ils font attention à ce qu'ils mangent, eux. Si, si, j'ai demandé à mes copines.

Cela fait trois mois que ça dure ! Trois mois que je sens ma colère monter. Monter. Monter. Le bon gros que j'étais se gonfle à la rage. Et parfois, même

si j'essaie de me sortir ça de la caboche, c'est à la haine que je me gonfle. Et ça me rappelle des drôles de souvenirs que j'ai connus chez mes parents quand le père gueulait qu'il était Chéri Bibi et que ce soir il y aurait du catch à la maison ! Trois mois ! Trois mois ! Un chemin de croix au cours duquel j'ai eu qu'une seule victoire pour un gros paquet de défaites. La victoire ? C'est d'avoir réussi à échapper à ce mec dans la télé qui promet de vous faire perdre des tonnes de kilos à condition d'ouvrir bien grand le porte-monnaie. Comme si l'histoire d'acheter le salon de coiffure et une maison ne suffisait pas. Quant aux défaites, ouh là là. « Porca miséria » comme dit mon copain Gino. Oubliés le pâté et le boudin. Le petit apéro du soir. La raclette. Les fondues. Le demi-pain. Le petit déjeuner bien solide. Les bons petits plats qui parfumaient la cuisine le soir ou le dimanche midi. Et la longue sieste qui allait avec. Et tout ça pour quoi ? Pour perdre seulement cinq cents grammes ! En trois mois !

Ce matin, avant de partir au boulot, je n'en pouvais plus. J'ai pris la miche de pain. Trois belles, que je me suis découpées.

Et pendant vingt minutes, j'ai cherché où elle l'avait caché et j'ai réussi à le trouver quand même. Je l'ai ouvert. Je l'ai respiré, les yeux fermés. Evidemment, il fallait qu'elle arrive à ce moment-là, la Gladys. Qu'elle me serine à nouveau sa chanson préférée : « Il y a un moment où il faut savoir dire non, mon gros Loulou. »

Et là, la rage qui bouillonnait en moi depuis trois mois a explosé. Pareille à une cocotte-minute.

En la fixant dans les yeux, la Gladys, j'ai saisi le couteau posé à côté du bol.

Et d'un coup, je l'ai plongé.

Dans le pot de Nutella à peine entamé.

Trois belles tartines que je me suis fait. Trois !

Je les ai mises dans ma sacoche. Je me suis levé. Et sans un regard ni un seul mot pour la Gladys, je suis parti.

Pas sûr que je revienne ! Pas sûr du tout même ! Surtout si j'en prends l'habitude !

# Christian BROCHIER

## *Trou blanc*

Je vous écris...enfin, peut-on parler d'écrire, depuis un endroit où la parole et l'écriture sont plutôt rares. Je peux maintenant vous donner de mes nouvelles et je le fais car aujourd'hui, le souvenir m'a assailli plus fort qu'à l'habitude ravivant encore et toujours la même question, celle du choix, du consentement.

Question déterminante, existentielle, vitale, qui commande de se situer par rapport aux événements dont la vie est jalonnée. Elle refait surface, telle la petite taupe qui, dans le petit journal *La Hulotte*, sort son nez d'une taupinière, dans un coin de la page et commente la situation ou questionne le héros : " Alors là, tu vas faire quoi ?" Ce souvenir qui revient encore et toujours, c'est celui qui m'a amené là où je suis et d'où je m'adresse à vous :

Ça se passe au début du Printemps. La montagne est resplendissante, parée d'une épaisse couche de neige poudreuse, fraîchement déposée pendant la nuit. Le paysage est tout en courbes voluptueuses. Les chalets de bois sombre ponctuent ce tableau enchanteur, évoquant le confort, la chaleur, les longues veillées heureuses et conviviales où l'on boit, chante et rit.

Levé tôt, je savoure d'être seul à profiter de cette couche de neige vierge. Après avoir gravi la pente avec mes skis revêtus de peaux de phoque sous le premier soleil, je glisse sur le manteau immaculé, comme dans un rêve. La montagne est à moi, je suis le roi du monde. Un sentiment de plénitude m'envahit. Je fais corps avec ce pays que j'aime.

Un peu enivré par l'oxygène tout neuf que je respire à pleins poumons, je ne m'alarme pas tout de suite de sentir que la montagne aussi descend la pente avec moi. Je me sens porté, transporté et, assez rapidement dépassé par la masse poudreuse qui forme un nuage énorme et m'enveloppe bientôt, obscurcissant le bleu clair matinal du ciel au-dessus de moi.

Bientôt, je suis dans le blanc total, puis un blanc crémeux qui, très vite, devient gris. Je vacille et bascule. Mes fixations ont sauté et mes lanières de sécurité se sont rompues. Douleur sourde aux chevilles et dans le dos. Roulés-boulés, manque d'air, contrastent avec le sentiment d'être porté comme un bébé dans un ventre en mouvement. C'est comme si j'étais dans un liquide amniotique que j'avalerais la plupart du temps. Quelques fenêtres de ciel plus tard, le soleil ne perce plus le nuage qui m'emporte. Mes poumons sont glacés et me brûlent. Ma bouche et mes narines sont remplies de flocons accumulés. Je m'enfonce dans un univers sombre, à la fois angoissant et étonnant. Je suis comme drogué et me sens petit à petit de moins en moins présent au monde.

J'ai encore le temps de sentir que tout s'arrête. Et c'est alors qu'apparaît à mes yeux comme un tunnel de lumière blanche...

Une sensation étrange m'envahit. Mon corps ne pèse plus rien, je ne souffre pas, je suis totalement détendu et ouvert à tout ce qui peut m'arriver.

Je suis léger, léger. Cette lumière blanche m'attire, j'ai envie de me noyer dedans, de plonger dans ce tunnel, je veux voir ce qu'il y a au bout. Mon intuition me parle de beauté, de pureté, d'éternité, de douceur, de bonté. Franchement je suis tenté, comment ne pas l'être ? Cependant, au moment de faire mouvement vers cet inconnu prometteur, un trouble m'envahit, une image s'impose à moi : ce tunnel est un trou, un "trou blanc".

C'est comme si j'étais en présence du phénomène inversé d'un "trou noir", cet objet cosmique étrange qui symbolise un peu le grand mystère de notre univers de ces dernières décennies. On dit qu'il est capable d'avaloir, de faire disparaître tout ce qui se trouve à sa portée : étoiles, planètes, galaxies, pour les réduire à néant et les propulser à des centaines d'années-lumière dans un gigantesque jet d'énergie, recyclant ainsi la matière en l'envoyant ailleurs construire de nouveaux astres.

Qu'en est-il alors de ce phénomène inverse, vers quelle destination pourrait bien me conduire ce "trou blanc" ? Vers un nouvel état de "ma matière", de mon corps, de ma conscience ? Vers une nouvelle vie, uniquement spirituelle, sans tension, faite d'interactions positives et légères, de communion universelle, le "paradis" en quelque sorte où je baignerais, comme un ange, dans une éternelle béatitude ? J'imagine cet état détaillé par certains philosophes ou théologiens : l'absence de tensions, de désirs qui porte d'ailleurs un nom bizarre et assez vilain : l'ataraxie.

Cette évocation ne me séduit guère. L'absence de tensions certes est tentante, mais la disparition du désir, ce moteur de toute aventure humaine, me rebute et je sens une part de moi qui s'oppose à l'irrésistible attraction de la lumière blanche. A cet instant clignotent des alarmes que je connais bien.

Tout mon être se tend pour différer l'action, attendre, ne pas bouger, ne pas prendre pour argent comptant la mirobolante promesse. "Trop beau pour être vrai."

Me revient en mémoire cette proposition d'un grand ami suisse que j'admirais et qui était un peu mon mentor quand j'étais adolescent, la tête pleine de rêves et d'idéal. Il me parlait de valises qu'il me suffirait de transporter de Suisse jusqu'au Luxembourg et qui me permettraient grâce au "généreux dédommagement" obtenu de poursuivre confortablement mes études.

Déjà, à ce moment-là une partie de moi ne voulait pas enregistrer l'information. Quelque chose "clochait" dans le paysage, il valait mieux passer outre, ne pas comprendre, ne pas répondre, faire la sourde oreille. J'avais choisi l'évitement, le silence. C'est un peu mon mode de défense, ma façon de ne pas "faire de bêtises". Je m'en suis souvent bien porté, même si temporiser, attendre, ne pas trancher, comporte des inconvénients.

En l'occurrence à l'endroit où je me trouve devant cette lumière blanche, il semble y avoir urgence. J'ai l'intuition qu'il me faut réagir et vite. Ne pas le faire équivaldrait à laisser les éléments en présence, les événements, mon corps tout seul, décider de la suite. C'est alors que se fait la connexion avec une phrase que mon grand-père répétait souvent : "Il faut savoir dire non".

Il s'était engagé dans un réseau de résistance qui exfiltrait les enfants juifs ainsi que d'autres personnes menacées par la milice ou la Gestapo. Sa vie a été ponctuée par des refus de l'injustice et de la passivité dans des situations délicates, et cette phrase résume bien son attitude engagée lorsqu'il jugeait qu'il devait refuser de subir les événements que d'autres considéraient comme une fatalité.

"Il faut savoir dire non !" Aussitôt je tressaille, je mouche et crache l'eau et la neige qui m'empêchent de respirer. C'est douloureux, ça picote sur mon visage et mon cou, mon sang se remet en mouvement. Je bouge ma tête dans tous les sens pour me ménager une petite grotte dans la masse neigeuse qui m'entoure, ce qui me permet enfin de respirer. C'est un peu violent, j'ai mal, je tousse beaucoup, mais j'émerge enfin du brouillard mental dans lequel j'étais et qui menaçait de m'engloutir définitivement. J'essaie de bouger mes mains pour écarter la neige, de pousser sur mes jambes pour essayer de sortir de là ; sans aucun résultat.

Je me racle la gorge, tente d'émettre un son, essaie ma voix... Ça marche, doucement d'abord, un râle plus qu'autre chose, puis, petit à petit un cri. Il est certes assourdi par ce linceul blanc qui m'entoure mais il me prouve déjà à moi-même que je suis en vie. J'élabore une stratégie : il faut que je crie de façon régulière pour pouvoir être entendu par d'éventuels sauveteurs qui exploreront peut-être l'avalanche.

De longues minutes s'écoulent sans que rien ne se passe. Je suis sans doute le seul à entendre mon appel ; au moins il me donne du courage, je ne suis plus en train de subir ce qui m'arrive. Enfin, après un temps qui me paraît durer une éternité, il me semble entendre des voix étouffées puis un aboiement. On gratte au-dessus de ma tête. Cela dure, mais les bruits deviennent plus proches.

"Là, crie une voix, attention ! Il est là, le skieur." Je vois des formes qui s'agitent derrière un écran blanc et bientôt de vrais gens en blouson rouge, des sauveteurs qui me sauvent. Je suis extirpé de la masse neigeuse, des voix amicales me questionnent, je suis posé sur un brancard qui rapidement dévale la pente entre deux secouristes.

La suite est ponctuée d'exams en tous genres, explorations des organes et du squelette, traitement de l'état de choc, kinésithérapie. Je suis choyé comme un bébé. J'ai conscience d'avoir choisi la vie une deuxième fois, mais cette fois sans passer par un tunnel comme je l'ai fait le jour de ma naissance. Assurément le trou blanc, c'était l'adieu au monde, l'acceptation de la mort, avec son attrait et ses mystères, certes, mais la rupture avec ce monde connu que j'aime tant malgré ses drames et ses aléas.

En la matière je peux dire que désormais, j'en connais un rayon. Autour de moi, dans cet hôpital qui m'a accueilli, j'ai vu passer pas mal de traumatisés en tous genres.

Je peux dire que ma vie même a beaucoup changé depuis cet accident. J'ai dû renoncer à beaucoup de choses. Le ski, bien sûr, mais aussi, plus difficilement, la marche et même l'autonomie alimentaire. Mes jambes et mes

bras ne répondent plus à aucun ordre de mon système nerveux central, c'est ce qu'on appelle la tétraplégie, la totale quoi !

Enfin non, pas la totale car il me reste ma tête, ma conscience, mon cerveau et cette tête, je peux la bouger, c'est grâce à elle que je peux conduire mon fauteuil à assistance électrique et grâce à elle aussi que je peux vous écrire en frappant les touches de mon ordinateur avec une "licorne". C'est une sorte d'appareil fixé à mon crâne avec un long bec courbe qui me permet de "picorer" les lettres de mon clavier pour en faire les mots que vous lisez en ce moment. C'est assez drôle, cette impression d'être un gros volatile échoué chez les humains et qui s'exprime sur un coup de tête !

Bon, d'accord, j'ai aussi accès, depuis peu, à un système de reconnaissance vocale qui me facilite beaucoup le travail. C'est d'ailleurs assez jouissif de dicter un texte à un secrétaire électronique. Mais j'aime bien tout de même la licorne que j'utilise pour tout ce qui est d'ordre esthétique : mise en page, police, couper-coller, etc...

Bon, ceci dit, ce n'est quand même pas rose tous les jours d'être confiné dans un fauteuil à roulettes, fût-il à moteur et dans un lit médicalisé, dépendant des aides-soignantes et infirmières du centre où je réside pour le moment, y compris pour manger. Il m'arrive de ne plus supporter cette vie de parasite empêché, moi qui étais si avide de liberté.

C'est ainsi qu'après six mois d'une vie quotidienne de légume pensant, j'ai voulu en finir pour de bon en précipitant mon fauteuil dans la piscine du centre. J'étais quasi noyé quand on a réussi à me repêcher. Trois jours de coma et le moteur du fauteuil foutu !

J'ai revu à cette occasion le trou blanc. Mon grand-père, ce "saint homme", est apparu une nouvelle fois, il en interdisait l'accès de ses deux bras croisés devant sa poitrine. J'ai encore su dire non et je lui voue une reconnaissance éternelle car depuis ce moment-là, j'ai accepté d'être simplement ce que je suis, avec ces contraintes et ces corsets qui font désormais partie de moi et me limitent beaucoup.

Mais, une fois cette condition acceptée, j'ai gagné une liberté immense : celle de pouvoir me consacrer sans aucune limite à la lecture et à la création littéraire. J'ai gagné le droit d'inventer des histoires, de façonner des personnages, de tirer les ficelles de leur vie et d'imaginer des mondes sans éprouver la gêne de ne pas "faire" physiquement ce qui est dû aux autres, à ses proches, à la collectivité quand on est bien-portant.

J'habite cette place qu'occupaient dans le monde les moines copistes au Moyen-Âge, avec un avantage certain, celui d'être à la source des textes qui occupent mes journées. J'ai d'abord écrit de nombreuses nouvelles, puis des poésies et depuis peu je me suis attaqué au roman. Je me régale d'inventer des personnages et de les entraîner dans des situations et des aventures que je ne pourrai jamais vivre.

D'une certaine façon, je suis un peu devenu "pur esprit", une sorte d'ange, sans avoir jamais traversé cet..."étrange trou blanc".

Aussi, je me dis parfois :

"Être ange, c'est troublant !"

# Jean DESPRAT

## *Aucun espoir*

Ah ! au fait, je m'appelle Matthew et ma femme se prénomme Amélia ; nos deux enfants sont Nicolas, treize ans et Ryan, quatorze ans.

Ma femme a exigé que je sois de retour pour le déjeuner ; elle prend très souvent un ton comminatoire pour que je réponde à ses diverses attentes et demandes. J'ai quelquefois du mal à garder mon calme

Je rejoins notre ferme rénovée. La maison est orientée plein sud et déjà, les persiennes sont tirées afin de préserver la fraîcheur. Les enfants sont en train de dessiner assis directement sur la table de la terrasse. Je ne les laisse jamais seuls trop longtemps avec leur mère. Ils me regardent en souriant. Je m'approche d'eux.

« Papa ! Maman a crié très fort, raconta Ryan. Elle a dit qu'il fallait qu'on la respecte. Elle a même pas joué avec nous ».

J'avais raison de ne pas laisser les enfants seuls trop longtemps. Je me dirige vers la chambre d'Amélia. Elle est en train de s'habiller.

« Alors ta matinée avec les enfants ?

-Je trouve qu'ils ne me respectent pas. C'est quand même moi leur mère, j'ai raison quand j'ordonne qu'ils fassent quelque chose. Je sais ce qui est bon pour eux. Ils doivent m'obéir. C'est moi qui ai l'autorité. »

J'ai longuement soupiré. L'intransigeance d'Amélia, entre autres, heurtaient les enfants qui petit à petit avaient des postures de rejet et un sentiment de tristesse qui s'insinuait dans leur relation avec leur mère. Pour ma part j'écoutais le leitmotiv des griefs que déroulait Amélia et j'essayais de lui expliquer les conséquences de ses réactions.

« Bien sûr, c'est toi leur maman, c'est toi l'adulte et ils doivent t'obéir et je suis sûr que les garçons le comprennent mais il y a sûrement une autre façon de faire. Il faut que tu descendes de ton piédestal et que tu comprennes qu'ils reçoivent de l'amour de leur mère et pas des insultes, des coups ou des cris ; toutes choses que je ne supporte pas. Amélia me regardait la bouche entr'ouverte. Elle me regardait sans avoir l'air d'avoir compris un traître mot de ce que je lui disais. J'étais coutumier du fait.

Deux jours plus tard, durant l'après-midi, je reçus un appel téléphonique de la gendarmerie du village qui m'annonçait qu'Amélia était retenue au poste pour cause de tapage et atteinte à l'ordre public. Je me rendis à la gendarmerie. L'officier de permanence m'a décrit le comportement arrogant et méprisant d'Amélia vis-à-vis des policiers.

« Elle a griffé une de mes collègues. Elle a cassé deux ordinateurs de bureau. Elle est en cellule où elle a poussé des hurlements jusqu'à il y a peu. Nous aurions pu passer l'éponge mais là, il y eu trop de casse et d'insultes

violentes. Elle a vraiment dépassé les bornes. Je vais la chercher, vous pouvez rentrer chez vous, elle sera convoquée ultérieurement ».

Je regardais Amélia qui venait dans ma direction. Elle claudiquait légèrement, sûrement un reste de son empoignade. Elle n'avait pas le sourire. Moi non plus. Néanmoins j'ai pris sa main sans un mot et nous sommes allés à la voiture pour rentrer à la maison. Dans la voiture je l'ai questionné : « Qu'as-tu fais pour te faire ramasser ?

Une personne d'un groupe de gens de passage s'est permis une réflexion sur ma robe. Je ne supporte pas que l'on se moque de moi. J'ai traité la femme de connasse ; elle m'a giflée et nous en sommes venues aux mains. Une véritable empoignade. Nous étions juste à côté du commissariat et des policiers sont venus mettre fin à cette algarade et aux échanges de coups. Nous nous sommes retournées contre eux et avons molesté les gendarmes et je me suis fait embarquer avec d'autres ».

Je fais remarquer à Amélia que son comportement face à une situation aussi anodine qu'une réflexion concernant sa robe ne valait pas tout cet esclandre ni les conséquences qui pouvaient coûter cher. Une fois de plus, je tentais de lui faire entendre raison. J'usais mes énergies à force de l'écouter et à lui faire vainement part de mes sentiments et de ma façon de voir les choses.

J'attendais d'Amélia quelques réponses quant à sa façon de faire. Elle restait silencieuse et ne semblait pas comprendre ma question. Je la questionnais à propos de son état. Je me proposais de l'écouter mais pas un mot ne sortit de sa bouche.

Elle semblait sûre d'elle voire même hautaine. Lors de nos échanges, j'essayais de lui opposer un ton de voix calme et rassurant. Je la voyais détenir un pouvoir qu'elle croyait être sans limite. Et de croire que ce pouvoir autorisait tout. Je lui avais dit que le pouvoir qu'elle avait sur les enfants avait des limites bien définies.

Une inclination narcissique qui voit le monde comme une arène où exercer son pouvoir et un souci disproportionné pour son image ; avec une confiance excessive en son propre jugement et un mépris pour les critiques et les conseils d'autrui. J'ai essayé de faire comprendre à Amélia que le monde ne tournait pas autour d'elle, qu'elle n'était pas le centre de la terre. Mais en vain. Elle avait aussi une image d'elle fautive et déconnectée de la réalité ; une image idéalisée. Rien n'avait de finesse, le discours était manichéen.

J'étais fatigué d'entendre le discours et les réflexions d'Amélia qui se répétaient sans cesse. J'étais épuisé par sa raideur et son intransigeance. Je décidais de partir une journée avec les garçons pour profiter d'un bord de rivière qui allait nous permettre de nous détendre. Ils étaient heureux à cette perspective. Nous avons apporté un ballon de football, un arc avec des flèches et des cibles, des boules de pétanque sans oublier notre pique-nique. Nous avons fait une longue partie de football qui nous a laissé le souffle court. Nous avons installé notre pique-nique. Les garçons se pressaient pour mettre les assiettes en carton et disposer verres et couverts et sortir les plats. Une salade de la mer en entrée et du poulet grillé ensuite. La bouche à moitié pleine, Nicolas me posa une question. « Dis papa ; pourquoi est-ce que Maman, elle me crie dessus alors

que même je suis gentil ? » Ryan renchérit avant que j'aie eu le temps de répondre : « Moi, je ne comprends pas pourquoi elle veut toujours avoir raison avec moi ! »

- C'est bien qu'on puisse en parler et vous avez raison de poser vos questions. Maman a un trouble mental. C'est-à-dire qu'elle ne fait pas les choses comme nous et cela nous dérange et peut nous faire du mal. Elle a perdu le sens de la nuance et de l'écoute et elle voit le monde de façon compliquée entre autres symptômes.

- Dans combien de temps elle sera guérie ? interroge Nicolas.

- Elle peut aller mieux à certains moments mais elle sera malade toute sa vie malgré les meilleurs soins possibles ». Nicolas ne dit rien et baissa les yeux. Je crus voir des larmes dans ses yeux.

« Ryan, cela fait partie de sa maladie que de vouloir avoir toujours raison. Je sais que vous êtes de jeunes ados et cette situation avec votre maman est extrêmement dure et compliquée à vivre. Vous pouvez compter sur moi, je resterai là pour vous, avec vous. Malgré tout, croyez aussi que votre maman peut être proche de vous à de nombreuses occasions. Et si c'est délicat ou difficile avec Maman, vous pouvez aller dans votre chambre ou une autre pièce, elle saura s'occuper sans souci. Ou vous venez voir si je suis rentré du laboratoire, je vous ai même laissé mon téléphone.

Reprenons notre pique-nique fils chéris et après, faisons un concours de tir à l'arc ».

Les flèches claquaient en atteignant les blasons. Les garçons s'appliquaient, un œil fermé, l'arc bandé, les doigts sur la corde tendue. Quelquefois, leur bras venait à trembler et ils s'y reprenaient à deux fois. Ensuite des parties de pétanques gagnées par Nicolas et Ryan sont venues compléter notre après-midi.

Retour et direction la maison sous un soleil estival. Nous retrouvons Amélia en maillot près de la piscine. Les garçons se dirigent vers leur mère pour leur partager les joies de leur après-midi.

Matthew arrive une canette de bière à la main et s'étend sur un transat. « Au fait indiqua-t-il, je pars deux jours visiter un laboratoire que nous envisageons d'acheter à Barcelone, mardi et mercredi prochain. »

Ryan s'approcha de son père.

« Papa j'ai un peu peur de rester la nuit sans toi dans la maison. Je n'aime pas parce que des fois même, maman elle s'en va aussi.

-Je comprends mon chéri, Je vais parler avec ta mère. Je serai absent seulement deux nuits et il y a ton frère. Veux-tu dormir dans la même chambre que ton frère ? »

Son visage s'éclaira. Nicolas s'approcha et donna son accord pour la chambre.

« Il y a une question qu'il faut que vous vous posiez les garçons et que vous sachiez y répondre ! C'est important. Il faut savoir dire non à votre mère si ses demandes vous paraissent dangereuses, bizarres ou s'il y a des inconnus avec elle. Si c'est le cas, enfermez-vous dans votre chambre et dites-lui non, il faut savoir dire non. Elle finit par se lasser. A part cela, faites ce que vous avez à

faire dans la maison, votre chambre et le jardin. Votre maman saura faire ce dont vous avez besoin ».

Deux jours plus tard, Matthew serra ses enfants dans ses bras. Il tendit ses lèvres à sa femme qui lui rendit un baiser. Il prit la direction de l'aéroport et ses enfants prirent l'autobus pour leur collège.

Le mercredi soir, Amélia va chercher son mari à l'aéroport. Matthew n'est pas dans le secret. Amélia a le sourire en conduisant.

Une fois à l'aéroport. Elle surprend Matthew près du carrousel à bagages. Elle lui saute au cou et elle l'embrasse avec force. Il lui rend ses baisers.

« Quelle agréable surprise, c'est gentil que vous soyez venus mais où sont les garçons ?

Je ne sais pas où ils sont et je suis épuisée. J'ai mal à la tête, une terrible migraine et des nausées, il faut s'occuper de moi ».

Matthew eut un instant d'inquiétude. Son visage se crispa.

« Où sont les garçons ? Matthew haussa le ton en attrapant Amélia par les épaules. Dis-moi où sont les garçons.

-Ils m'ont dit tous les deux « il faut savoir dire non » plusieurs fois. J'ai été obligée de les punir pour qu'ils ne me disent plus cela ».

# Isabelle GIRAUDOT

## *Le refus*

Dans le petit wagon inconfortable, aux banquettes de bois rudes et plein de courants d'air, les voyageurs s'impatientsaient. Cela faisait déjà presque une heure que le train de voyageurs était bloqué à Verville en Caux, à moins d'un kilomètre de la gare. Aucun incident n'avait pourtant été signalé sur les voies : pas de vache égarée, de piéton distrait ou d'arbre tombé.

Au début, cela n'avait étonné personne. Le tortillard qui desservait la petite ville normande avait l'habitude de folâtrer entre les rails. La locomotive soufflait dans les montées comme un vieux percheron épuisé. C'est particulièrement dans celle de Beaunay que la motrice rechignait à grimper.

Les voyageurs s'y étaient habitués et acceptaient de bonne grâce de descendre du train, le temps pour la locomotive d'arriver tout en haut de la côte. Une fois la motrice parvenue sur le plateau, on pouvait repartir. Si rapidement qu'on en oubliait quelques voyageurs distraits, absorbés par le paysage.

Le train était toujours arrêté. Apparemment rien de grave ne s'était produit. Personne n'avait signalé de danger. On n'avait pas entendu de bruit, ni de cris. Pas comme la dernière fois, à Tôteville, où les hurlements des voyageurs avaient couvert le fracas de chevaux, devenus fous, qui étaient venus percuter les wagons. Ce jour-là, le train était resté bloqué plus de trois heures en gare de Verville en Caux, mais on avait su pourquoi. Aujourd'hui, on l'ignorait totalement.

Les voyageurs attendaient. Le train qui reliait Verville en Caux au reste de la Normandie aimait musarder sur les voies. Le tortillard avait l'humeur serviable. Parfois, il ralentissait pour s'arrêter dans les villages et permettre aux habitants de descendre au plus près de chez eux.

Souvent, il favorisait le commerce local, par des arrêts inopinés tout le long du trajet. La mère Mignonnette en savait quelque chose, elle qui sortait de son bistrot, la bouteille à la main, lorsque le train s'arrêtait devant son café, afin que les voyageurs puissent venir s'y désaltérer.

Le voyage avait donc son charme à une époque où tout allait de plus en plus vite. En partant de Bacqueville, on atteignait Rouen, à cinquante kilomètres, au bout de quatre heures.

Depuis que Messieurs Rouland et de Folleville avaient eu l'idée de la création du petit chemin de fer, tous les habitants des communes avoisinantes se montraient ravis. Ce moyen de déplacement moderne faisait la fierté des autochtones et satisfaisait leurs envies de voyage.

Désormais, on pouvait se rendre où on voulait. En France, en Europe ou même en Russie, où l'on parlait déjà d'une ligne de train en construction reliant Moscou à Vladivostock.

Dans les wagons à l'arrêt, les hypothèses allaient bon train. Les joueurs de cartes avaient cessé leur partie et discutaient.

Certains passagers avaient penché la tête pour tenter de voir s'il se passait quelque chose sur les plateformes situées à l'arrière du train. Il ne se passait rien.

Las, comme tous les autres passagers, d'attendre une information qui ne venait pas, Martin Deville descendit du train.

Les voyageurs auraient pu aisément finir le trajet à pied si la Compagnie de chemin de fer ne leur avait pas imposé, pour leur sécurité, de rester dans le train.

En sortant sur le quai, Martin ne vit personne. Pas de chef de gare à l'horizon, aucun employé intervenant sur les rails. Il marcha sur une courte distance pour atteindre la gare. Personne ne lui demanda de rebrousser chemin. Le nez en l'air, il examina le bâtiment.

Construite comme beaucoup d'autres à la même époque, la gare de Verville en Caux ne présentait pas d'intérêt architectural majeur. Le bâtiment, tout en longueur, se composait d'une partie principale comportant quatre fenêtres harmonieusement disposées. Sur les côtés, deux bâtiments secondaires formaient des ailes, de trois fenêtres chacune, qui apportaient une stabilité à l'ensemble.

On notait la volonté de sérieux ou le manque de fantaisie de l'architecte. La gare montrait surtout la puissance de la Compagnie. Sur la petite place, à peine ombragée, en sortant de la gare, sans aucune originalité, on trouvait l'hôtel du même nom. Son escapade terminée, n'ayant aucun élément nouveau à apporter aux autres voyageurs, Martin Deville remonta dans le train.

À l'intérieur des wagons, les discussions continuaient, toujours animées. Les supputations de toute sorte allaient bon train. Tous les regards se tournèrent vers Martin lorsqu'il entra dans le wagon :

« Vous n'avez vu personne ?

-Non, répondit Martin.

-C'est incompréhensible ! » murmurèrent la plupart des passagers.

Dans le train, André Lenorman s'impatientait, tapant du pied sur le sol. Il avait entendu quelques bribes de conversation et lui aussi se demandait ce qui pouvait bien se passer. Il était accompagné de sa fille unique, Marie.

La semaine dernière, celle-ci avait évoqué un projet de mariage avec Jean Ferraud, un conducteur de train. André Lenorman avait refusé tout net. Il avait pour sa fille des ambitions plus élevées. Epicier dans le bourg de Verville en Caux, qui comptait un peu moins d'un millier d'habitants, il avait, année après année, grâce à son travail, construit une entreprise prospère et consolidé sa fortune. La boutique marchait bien et il comptait la laisser à sa fille dès qu'elle aurait trouvé un garçon sérieux et honnête. Pas un homme qui s'absente sans cesse, a des horaires impossibles, parcourt la France et bientôt l'Europe entière dans tous les sens et finit par rompre sa solitude d'un soir dans des bras inconnus. Sa fille épouserait un commerçant, seule profession honorable à ses yeux. De son côté, Marie, amoureuse de Jean, souhaitait simplement épouser celui-ci et devenir une épouse comblée.

André Lenorman était fier d'avoir écarté cet amour de passage pour le bien de sa fille. « **Il faut savoir dire non** » pensa-t-il. Elle me remerciera plus tard. Il se leva pour faire quelques pas dans le couloir.

« C'est le conducteur ?

-Ah oui ? Je comprends mieux. Bien sûr, s'il n'y a pas d'autre moyen.

André Lenorman tendit l'oreille, mais n'entendit rien de plus. Il interrogea alors les deux personnes qui discutaient :

« Qu'est-ce qui se passe avec le conducteur ?

-Il refuse de conduire le train plus loin, répondit l'un d'eux.

-Pour quelle raison ?

-Parce qu'il est amoureux et que le père de la jeune fille lui refuse sa main.

-C'est insensé ! répondit André Lenorman. Les jeunes doivent se plier aux décisions des anciens qui ont l'expérience de la vie.

-Sans doute, admit l'autre personne, qui était jeune et ne devait pas penser comme André Lenorman. Cependant, à l'écouter tout à l'heure, ce jeune homme m'a paru fort convaincant, honnête et sincèrement épris. Il explique son affaire à tous les voyageurs, wagon après wagon, et les prend à témoin pour qu'ils se joignent à lui et obtiennent de faire changer le papa d'avis. D'ailleurs, ajouta le jeune homme, il ne devrait pas tarder à venir s'adresser à vous.

« Je voudrais bien voir ça », ronchonna André Lenorman, retournant s'asseoir à sa place.

Sa surprise fut grande lorsqu'il voulut rejoindre son siège. Jean Ferraud, agenouillé devant Marie qui souriait, lui tenait la main et avait pris les voyageurs à témoin.

« Justement, dit Jean. Voici celui qui me refuse sa fille ».

André Lenorman n'en crut pas ses yeux. Autour de Jean, les voyageurs, émus par l'amour que se portaient les deux jeunes gens pressèrent André Lenorman d'accepter la demande. On était en 1928 après tout ! Les affaires de cœur passaient avant les affaires d'argent. Marie serait heureuse. C'était Jean qu'elle voulait. Lui et pas un autre. Était-il un père aimant ? Voulait-il faire le bonheur de sa fille ou non ? André Lenorman soupira, puis accorda à Jean la main de sa fille. Soulagés, les voyageurs soupirèrent. Le train allait pouvoir repartir. Devant la gare de Verville en Caux, enfin atteinte, Marie embrassa Jean. « À demain donc, dit-elle.

-Oui ma chérie, répondit Jean, un grand sourire aux lèvres, nous nous rendrons à la mairie pour déposer les bans ».

Il ajouta l'esprit mutin :

« Ils seront beaucoup plus confortables que ceux du wagon, surtout lorsqu'on y reste assis longtemps ».

Marie éclata de rire et alla rejoindre son père qui l'attendait. André allait devoir se faire à l'idée d'avoir Jean pour gendre. S'il ne tenait pas les conducteurs de train en haute estime, il reconnaissait à Jean une démarche sincère et le mérite d'avoir fait sa demande de manière originale. Et puis, il se raisonnait. Un père ne devait-il pas souhaiter plus que tout le bonheur de sa fille ? De ce côté-là, il n'avait rien à craindre. Jean était sincère, honnête et follement amoureux. Il était rassuré. Les choses iraient bon train.

# Cédric LE NENAON

## *Dent de lion*

Ce que je sais de mon père, c'est qu'il ne manquait pas d'humour, et qu'il était lâche. Je sais qu'il ne manquait pas d'humour parce qu'il m'a appelé Albin. Avec Maman, ils étaient d'accord sur le prénom de leur premier-né : Léon. Un peu désuet, un peu « cri du paon », mais fort : le lion. Mais à l'état-civil, c'est Albin qui lui est venu. Naître albinos et s'appeler Albin, ça ne manque pas de sel (blanc), il voulait me donner toutes les chances, sûrement. Sa façon de me souhaiter un bon départ. Je sais qu'il était lâche parce que deux ans plus tard, juste avant que mon frère pousse son premier oui, il s'est évanoui dans la nature. Le mystère affolant de ce ventre rond lui a collé des vapeurs, j'imagine. Pas pressé de toucher un second ticket gagnant.

Ce que je sais de maman, c'est qu'elle m'a aimé, qu'elle aimait le jazz et l'alcool (surtout Thelonius Monk et Miles Davis et la téquila) et sa tristesse, passionnément. Elle avait de longs cheveux noirs. Elle portait des baisers sur le bout de chacun de ses doigts. Elle aimait la joie avec une nostalgie féroce, comme on aime un amour de vacances qui vous aurait marqué au fer rouge, auquel on n'écrit plus de peur d'être déçu. J'étais sa petite boule de lait et dans ses larmes, quand elle me disait des tendresses, je buvais tout le sel (blanc) de l'amer. Je ne savais pas comment la faire rire, mais Tom savait. Tom savait tout faire et j'étais jaloux. Je m'en suis voulu, je m'en veux encore, j'en veux à la lâcheté des pères, au sort, mais comment en vouloir aux morts ? Des fois c'est trop, c'est la limite, même les reines se fendent d'une révérence devant plus fort qu'elles, un verre sur la table de nuit, une boîte de cachets, sur un air de trompette maman était partie. J'avais six ans, Thomas quatre, ASE, foyers, placés. Posés quelque part ailleurs. Dans le manque.

C'est Tom qui a dit : il faut bouger. Moi je serais resté là.

D'Aurillac, après un temps de flou, on a été parachutés dans une famille d'accueil, les Combes, sous le Plomb du Cantal. Je vous jure que cette montagne en forme de bouse porte bien son nom : même son ombre pèse des tonnes. Le Cantal compte plus de vaches que d'habitants à deux pattes. Les Combes étaient des originaux, à leur manière. Ils élevaient des canards. *Élevés avec amour, OGM moins de 1%*, c'était écrit sur les étiquettes qu'on collait par paquets de cent à destination des supérettes et des restaurants.

Dans la maison d'Ailleurs, on a appris les leçons importantes, avec le frangin. Une feignasse, ça n'a pas faim, tu contesteras quand tu sauras obéir, la moyenne un bonbon ou encore – ma préférée – la pomme ne tombe jamais loin quand l'arbre est pourri. Tom appelait ces fulgurances des « perles de culture » et les notait, depuis ses neuf ou dix ans, dans un carnet intitulé *Sagesse des Hainés*. La mère Combes est tombée dessus, un jour, en « faisant la pissotière », aimable trouvaille pour évoquer le ménage de notre chambre – et

c'est vrai que ça sentait, je pissais au lit, une fontaine, je lavais mes draps en douce, mais ça n'empêchait pas l'odeur. Elle a bien été suspicieuse, mais Tom l'a désamorcée illico, « C'est pour me rappeler mieux le bon sens », il lui a dit, avec son sourire de petit clown et ses yeux de chaton innocent. Elle l'a pris comme elle pouvait : au premier degré, comme un hommage en somme, « Ça ne s'écrit pas comme ça, *ainés* » fut sa seule remarque. Elle avait dû faire écho du zèle du petit auprès de son mari, parce que le lendemain le père Combes regardait Tom avec du louche dans les yeux.

Tom faisait cet effet : il puait la malice, on savait qu'il y avait anguille sous roche, seulement voilà, l'anguille, zip, pas moyen de l'attraper. Quand une entourloupe était commise et qu'il pleuvait des hallebardes, c'était rarement sur sa tête qu'elles tombaient. Ça me rendait chèvre, mais pas question de le dénoncer (de toute façon, que vaut la parole d'un monstre à la peau trop pâle et au regard transparent ? elle vaut ce que vaut son visage), pas question non plus de lui en vouloir – ou pas longtemps. J'en voulais à l'injustice, mais le concept m'était étranger et ça, oui, c'était vraiment dur : ne pas avoir les mots pour cerner les sentiments. C'était comme cogner un oreiller et s'étouffer avec les plumes.

Une fois, il a pris cher, c'était le jour de ses treize ans. Faut dire qu'il s'était fait choper le pinceau à la main, il avait peint les canards en bleu par douzaines, c'était joli. Le père Combes a vu rouge, il l'a soigné à coups de baguette de noisetier dans la cuisine jusqu'à ce qu'elle casse sur son dos, depuis l'escalier où j'étais caché, je voyais tout, Tom me regardait en souriant dans sa morve, il souriait ce corniaud et son sourire disait : t'inquiète, c'est rien, ça va passer. J'étais le grand frère, j'aurais dû le protéger, mais la vérité, c'est que c'est lui qui veillait sur moi. J'avais mal, il me soutenait. Le soir il m'a dit : « Viens, on bouge avant de s'éteindre », j'ai dit d'accord, on est partis au milieu de la nuit.

Je ne suis pas débile. Je suis lent, lent à la colère, à l'attachement, je cours au ralenti, je suis bâti comme un tracteur, je suis lent à comprendre aussi. Mais Tom, lui, était un génie. Je suis sûr qu'il n'y avait pas faute, *haine, aînés*, il avait mêlé les deux pour s'inventer une idée à lui, tout comme il avait fait exprès de se faire coincer le jour des canards bleus pour convoquer l'élan du départ, dans ma caboche ça a fait tilt des années après, bien qu'on n'en ait jamais parlé. Sous les apparences de la farce, de l'acte manqué, l'acte délibéré. Tom, quoi.

Nous avons appris d'autres leçons, moins obscures : ne fais pas confiance, c'est toi ou eux, encaisse le manque (et c'était souvent jour de paye). On les avait trouvées seuls celles-ci, pas besoin de les écrire, les occasions de s'en souvenir ne manquaient pas. On se tenait les coudes.

Tom et moi, c'était beau, c'était vivant. Thomas, Tom'fraîche, Tomate, mon frérot, mon âme. Tom était un prince qui refusait de mourir. Le danger, ce n'était pas les Combes, ils étaient grossiers mais pas méchants. Ni l'école de l'ennui où les gamins m'appelaient Pisse-au-lit ou le Marcheur Blanc en laissant un cercle vide autour de moi. « Laisse tomber », je disais à Tom qui aurait pu les découper en lanières avec sa langue pointue et s'attirer des tracas. Ça lui coûtait, plus qu'à moi peut-être. Certains jours, quand l'insulte me cuisait la peau du dos, c'était lui que je voyais assis dans l'escalier.

Non ce qui aurait pu nous emporter, lui surtout qui était fin comme une arantèle, c'était la violence ordinaire, partout, tout le temps. Celle qui prend. Celle qui vous séduit, qui vous donne envie de faire pareil, de rentrer dans le jeu de qui a la plus grosse parce que sinon on se fait manger et qu'il n'y a pas de raison de se laisser manger. Celle qui impose sa marque sans rien vous laisser en retour qu'un trou béant. Un truc que j'ai essayé d'apprendre de mon frère : il faut savoir dire non.

Pour vous dire le cœur de Tom, Tom et la violence : la première heure d'école, jour de rentrée, il a cinq ans, un gosse énorme dans la cour, un goret – je trouve pas d'autre mot – chahute un tout petit, une vraie crevette celui-là. Tom plante ses vingt kilos devant l'épais, lève les yeux vers le sommet de l'imbécile et dit : *Non*. Juste ça. L'autre cogne au ventre, Tom se relève et fait son sourire, que même si tu en as après lui tu te demandes : j'en étais où, déjà ? *Non*, un ton plus bas, et ça résonne lourd et droit comme une barre à mine plantée dans du saindoux. Le grand regarde ses poings, avant qu'il ait fini de les compter la cloche sonne.

« Pourquoi t'as fait ça ?

- Je sais pas, j'étais pas d'accord, c'est tout ».

On est descendus vers la vallée du Rhône. Mineurs en fugue. Les brouillards de la grande ville seraient notre cape d'invisibilité. Avant de quitter la ferme, Tom a cueilli un pissenlit.

« Tiens, c'est ta fleur, mange-la !

- Parce que Pisse-au-lit ?

- En vrai, ça s'appelle Dent-de-lion et c'est un trésor, tu es un lion, Albin, t'agace pas pour quelques mouches, ok ? Je t'aime ».

# Kada'an LE NENAON

## *Alors tu es libre*

Nadia frissonnait, presque autant à cause de la noirceur de la cellule qu'à cause de l'humidité. Depuis combien de temps était-elle là ? Des jours, des semaines, des mois ? Une poignée d'heures ? Nadia n'aurait su le dire, mais elle savait l'essentiel : cela faisait une éternité qu'elle était là, recroquevillée dans l'ombre ; peu importait ce qu'en disaient les horloges. Elle s'était enfoncée dans l'épaisseur du temps, là où il cesse de s'écouler, là où il semble s'étirer à l'infini, mais semble seulement, car tout finit par se briser, même le temps.

Même le temps. Une boule se noua dans sa gorge. Elle avait envie de pleurer.

Elle avait envie que la porte s'ouvre, enfin, que l'attente prenne fin, qu'on l'emmène et que le temps se remette en mouvement. Mais elle avait aussi terriblement envie que ça n'arrive jamais, de rester pour toujours dans cette épaisseur du temps, cet espace où rien ne se passait, où aucune décision n'était à prendre, où elle n'était pas obligée de faire... ce choix.

La boule grossit, prête à exploser. Elle allait exploser, c'était certain car enfin... tout finit par se briser, n'est-ce pas ? Même la tension qui fige un être.

Elle allait exploser et alors, ses larmes inonderaient la cellule, monteraient, monteraient jusqu'au plafond et la noieraient. Ce serait tellement simple, que le train déraile avant l'aiguillage : plus de procès, plus de choix, plus rien ; le silence. Alors pourquoi cette fichue boule n'explosait-elle pas ? Pourquoi la douleur continuait-elle à la labourer ainsi, sans jamais cesser, atone et immense ? Elle était prisonnière d'un supplice où le temps ne s'écoulait pas. Elle avait envie de pleurer, mais aucune larme ne sortait. De hurler, mais aucun son ne jaillissait. De frapper contre les murs à s'en briser les os, mais ses mains restaient inertes. D'abandonner, mais elle ne pouvait pas.

Elle ne pouvait pas. Un petit rire sans joie lui échappa, presque un sanglot. Sa tête alla se poser contre le mur derrière elle.

Le choix qu'elle avait à faire au procès la terrifiait car elle savait déjà quelle serait sa réponse. Elle prendrait cette décision comme elle avait pris toutes les autres, depuis aussi loin que remontaient ses souvenirs : sans hésiter. Sa vie avait été une succession de non-choix et elle les avait attrapés l'un après l'autre. Sa course l'avait menée ici. Bientôt, à l'échafaud.

Étrange, comme elle se sentait calme à présent. Elle contemplait la vie d'une autre, une suite logique implacable qui ne menait qu'à une seule conclusion : l'à-pic. Pourtant, Nadia aurait aimé pouvoir espérer. Mais quoi ?

Toute petite, Nadia avait compris que la vie devait avoir un sens et que ce qui donnait leur sens aux choses étaient les limites, les « oui » et les « non », et la cohérence entre eux. Que sans cela, sans « oui » et sans « non », sans bonne raison pour les dire, en un mot sans code, il manque cette impulsion qui fait faire le pas suivant, même si on a mal, ce vent qui souffle à l'intérieur et dit : avance, bon sang !

Elle avait également compris que c'était le « non » qui donnait sa valeur au « oui », non l'inverse, car le « oui » ouvrait un espace tandis que le « non » en définissait les limites.

*Il faut savoir dire non. Il le faut absolument sans quoi...* Elle s'interrompit, terrifiée par le vide qui s'ouvrait : une musique sans silences, un texte sans virgules, une étoffe sans trame ; voilà ce qu'on était sans le « non ».

Nadia avait dit non bien plus souvent qu'elle n'avait dit oui. Elle avait fait porter sa voix pour donner aux gens les moyens de renverser le régime. Elle l'avait fait sans vraiment y croire, en se doutant bien que ça ne servirait à rien et en sachant pertinemment ce qu'elle risquait. Quelque part, elle savait déjà comment ça finirait. Mais elle l'avait fait quand-même, même sans espoir. Elle l'avait fait parce qu'elle devait le faire, qu'importent les conséquences.

Parce que dire non, ce n'était pas simplement dire non à la tyrannie. Quand on dit non, ce n'est jamais à des choses extérieures ; elles ne sont que des prétextes. Quand on dit non, c'est toujours à la petite voix en nous qui nous susurre d'abandonner. La facilité, l'abandon, le sommeil, la paresse et l'oubli : c'était contre cela que Nadia s'était battue, plus que contre le régime.

L'alternative proposée était agréablement simple : soit elle reniait publiquement ses paroles, soit elle mourrait sous les injures de la foule. On le lui avait bien montré avant de l'enfermer, ce même peuple qu'elle avait cherché à soulever, changé en foule, l'injurait. Elle se souvenait très bien de ce que lui avait dit l'homme chargé de lui expliquer les règles du jeu : « Vraiment Nadia, regardez-les : valent-ils la peine que vous mouriez pour eux ? »

Non, ils n'en valaient pas la peine. Mais ce que l'homme n'avait pas compris, c'est que jamais, au grand jamais, Nadia ne s'était battue pour eux. Cette idée l'amusait presque : s'élire champion d'une nation, brandir un étendard pour justifier ses actes, clamer « je suis votre sauveur », *exiger* des autres qu'ils veuillent être sauvés... L'altruisme n'était qu'une sinistre farce : « Ce que je fais, ce que je sacrifie, c'est pour toi. Tu dois m'être reconnaissant et tu dois en faire bon usage parce que sinon, ce n'est pas bien et je vais bouder ! » Exiger de quelqu'un qu'il soit libre, même avec les meilleures intentions du monde, était la pire des tyrannies. Ce qu'elle avait fait, c'était parce qu'elle le devait, pour elle.

Nadia ne croyait pas en Dieu, ni au paradis ou à l'enfer ; mourir, c'était juste... mourir. Mais ce qu'elle croyait en revanche, c'est qu'on pouvait entrer en enfer de son vivant : il suffisait de se perdre, oublier son « non ». Si elle se parjurait, elle couperait le fil qui avait sous-tendu sa vie et tomberait dans l'abîme. Les années ainsi grappillées seraient vides, vides de sens, vides de « non ». Cela l'effrayait plus qu'un couperet.

Nadia allait mourir. Pas pour les autres, mais pour elle-même. Assise en tailleur, adossée au mur de pierres humides, elle respirait profondément. Elle se sentait bien, malgré la soif et la faim. La peur était partie.

Une clef tourna dans la serrure, des gonds grincèrent. Nadia ouvrit les yeux pour les refermer aussitôt, aveuglée par la lumière. Avant qu'elle aie le temps de s'y accoutumer, elle sentit une poigneforte la saisir sous l'aisselle pour la mettre sur pieds.

« C'est l'heure », grogna une voix lasse et masculine.

Nadia marcha à sa suite. Elle savait ce qu'elle devait faire. Elle savait où ça allait la mener. Mais elle n'éprouvait plus aucune envie de fuir, de quelque manière que ce soit.

Alors qu'on la menait à sa chute, Nadia se surprit à sourire.

# Marie MARÉCHAL

## *Savoir dire non*

C'est leur dernière soirée. Vera a dix-sept ans et elle passe les plus belles vacances de sa vie. Elle est partie avec son amie Roos. C'est la première fois qu'elles partent en vacances en groupe, sans leurs parents. Elles ont choisi l'Espagne, une sorte de voyage organisé, pour les jeunes évidemment, mi sportif, mi culturel.

Ils sont une vingtaine, un peu plus de filles que de garçons et dès le premier jour, il y a eu une super ambiance dans le groupe. Parmi eux, il y a Jan qui est tout à fait le genre de Vera ; pas trop beau – car elle se sait jolie mais sans plus – mais qui a de l'humour, ce qui le rend très populaire auprès des filles. Depuis une semaine, ils sortent officiellement ensemble. Ce n'est pas son premier garçon mais il lui plaît plus que les autres.

Hier, ils sont allés visiter le musée Guggenheim, à Bilbao. Vera a adoré ; rien que l'architecture du bâtiment tout en métal, énorme, d'une forme improbable et cette gigantesque araignée qui vous accueille, juste devant l'entrée. L'intérieur ne l'a pas déçu non plus, surtout les œuvres d'Anish Kapoor, des machines qui lancent des boulets de peinture rouge contre un mur blanc, une dénonciation de la guerre. Elle s'y connaît déjà pas mal en art contemporain. Elle aimerait bien se diriger vers des études d'histoire de l'art après le bac même si ses parents sont un peu réticents. Elle comprend assez facilement ce que les artistes ont voulu montrer. Hier, elle a eu son petit moment de gloire car c'était la seule du groupe qui posait des questions qui semblaient intéresser leur guide. Jan n'arrêtait pas de lui lancer des petits sourires moqueurs, genre « Arrête donc de fayoter ». Elle essayait de garder son sérieux, en vain.

La journée avait été totalement réussie, bien plus qu'avant hier où ils avaient fait du canoë sur une rivière à moitié déchaînée. Elle faisait équipe avec Jan qui heureusement est sportif, gentil et hyper patient. Pendant plus de la moitié de la descente, elle était si crispée dans les rapides qu'elle faisait n'importe quoi avec sa pagaie, y compris assommer Jan. Pourtant, elle sait nager mais elle n'est pas très adroite. Elle a toujours un peu peur et manque de confiance dans ses capacités physiques, à part pour le vélo, mais bon, dans son pays, ça ne compte pas vraiment. Après la descente, elle était contente de s'être forcée. Sinon, elle serait restée seule, exclue du groupe et surtout sans Jan.

Demain, c'est leur dernier jour avant le retour à Amsterdam. Jan habite à Utrecht, elle espère qu'ils pourront continuer à se voir, en train, ce n'est pas loin. Pour l'occasion, ils sont sortis, seuls tous les deux, dans le bar à tapas où ils ont échangé leur premier baiser. Plus les heures passent, et plus elle se sent mal. Elle essaie de ne pas le lui montrer, elle s'en voudrait de casser l'ambiance. Elle a super chaud, l'estomac serré et les mains tout le temps moites. Elle regrette de plus en plus. Elle aurait du dire non. Miguel les regarde arriver. C'est peut-être le dixième groupe de la saison, à peine. D'habitude, il y en a quatre fois plus. Peut-être que ça commence à n'être plus vraiment à la mode ce genre de sport. Les gens se lassent vite de nos jours, les jeunes surtout. Miguel n'a d'ailleurs jamais compris comment ça pouvait plaire autant. Il espère égoïstement que ça tienne encore au moins quelques saisons. Il a déjà fait tellement de jobs ; serveur, carreleur, magasinier, commercial, routier, il en oublie. Sa mère avait raison, il aurait dû mieux bosser à l'école. Il aurait adoré faire un boulot dans l'informatique mais sans diplôme et avec son niveau et son accent merdiques en anglais, impossible.

Ils viennent tous pour un baptême. Ils ont l'air très jeunes pour la plupart. Normalement, Miguel devrait vérifier s'ils sont tous majeurs mais Luis lui a dit que les formalités étaient déjà faites lors de l'inscription. Miguel n'en n'est pas certain car Luis n'est pas très réglo en général. Il faut dire que c'est pas facile de rentabiliser une petite entreprise comme la sienne, alors il va pas renvoyer des clients parce qu'il leur manque quelques mois pour être majeurs. Il paraît qu'ils n'ont même pas l'autorisation de s'installer là, sur le viaduc ; c'est un habitant de Cabezon, un conseiller municipal qui l'a dit à Miguel, l'autre soir. Le viaduc serait bien trop dangereux et en plus les gens doivent attendre leur tour, debout, au bord du vide, avec juste un petit muret pour se protéger. Dans ce lieu très escarpé, il n'y a pas assez d'espace pour les faire attendre dans un endroit plus sûr. C'est plutôt angoissant pour les clients. Mais, bon, Luis a deux pensions alimentaires à payer et Miguel est toujours dans le rouge à la moitié du mois. Comme d'habitude, Miguel est en haut à équiper les clients, leur donner les consignes de sécurité avant le grand saut et Luis les réceptionne, leur enlève leur harnais. Miguel n'a plus qu'à tirer sur la corde pour récupérer le matériel. Ça se passe bien, ils n'ont jamais eu de problème, heureusement.

Le groupe d'aujourd'hui, des Néerlandais, est plutôt sympa. Ils ont l'air de bien s'entendre, ils se sont rassurés et applaudi les uns les autres après chaque saut. Ils ont d'ailleurs tous sauté très facilement et dans la bonne humeur.

Ils sont presque tous passés, il ne reste qu'une fille. Juste avant de sauter, le garçon l'a embrassée, c'était mignon. En sautant, il lui a crié « I love you Vera » .

A présent, elle est toute seule, elle a l'air complètement paniquée. Elle est même au bord des larmes et Miguel essaie de la reconforter en lui baragouinant de l'anglais et de l'espagnol. Il essaie de lui dire qu'elle n'est pas obligée de sauter, qu'elle peut redescendre par la route pour rejoindre ses camarades mais elle répète « Si, si », en se frottant nerveusement les mains, l'une contre l'autre.

Miguel a récupéré le harnais et s'approche de la jeune fille pour l'aider à l'enfiler. Il se sent déstabilisé par la peur de Vera qu'il ne parvienne pas à calmer, il se demande pourquoi elle a accepté de sauter. Peut-être qu'elle n'a pas pu dire non, à cause de son copain, ou des autres, par crainte de les décevoir, sans doute. Elle laisse Miguel lui attacher son harnais comme si elle était une poupée de chiffon. Dans la foulée, il clipse l'élastique à son harnais, ce qu'il ne fait jamais avant d'attacher l'élastique au pont. Il s'apprête à aller le faire quand il voit que la fille a déjà franchi la rambarde. Affolé, il revient sur ses pas en courant et lui crie :

« No jump ! No jump ! »

Horrifié, il la voit sauter dans le vide.

A son procès, il apprendra qu'on ne dit pas « No jump » mais « Don't jump » et que Vera a compris « Now jump ».

Certaines fois, il faut savoir dire non.

# Bernard MARSIGNY

## *Le centenaire*

Il y a un mois nous avons fêté les 100 ans d'Armel Lecléach qui est comme moi pensionnaire dans cet E.H.P.A.D de bonne tenue. Pour ceux qui l'ignorerait encore, ce sigle signifie : Etablissement d'Hébergement pour Personnes Agées Dépendantes . Ça sonne bien. Pour ma part je préfère dire: Entrepôt Hermétique pour Personnes Argentées Déclinantes. Il me semble que c'est plus proche de la réalité. D'abord « hermétique » parce qu' une fois qu'on y est, on n'est pas près d'en sortir, sinon avec une belle couronne de fleurs sur le ventre. Et puis « fortunées » car, vu le prix de pension, il est préférable d'avoir un compte en banque bien garni.

Donc pour honorer dignement le centenaire, l'établissement a tenu à envoyer une invitation à tous ses amis. En fait, la liste a été très courte, tous ses copains étant morts avant lui, sauf deux survivants qui n'ont pas pu être présents pour cause de maladie incurable.

Malgré leur absence, nous avons eu droit à un très grand moment de touchante convivialité avec notre Armel qui, entre nous, s'en foutait complètement vu qu'il est pratiquement sourd et n'a plus toute sa tête. Mais qu'importe il y a eu de très beaux préparatifs avec des fleurs, du champagne, des petits fours et surtout beaucoup d'émotion. Armel était beau comme un sou neuf, on lui avait mis le costume et on avait même trouvé une cravate pour le rendre encore plus présentable.

Le Maire, qui ne rate jamais une occasion de se montrer et qui se prend pour un poète de grande envergure, a fait un très beau discours. Avec sa voix de caramel mou et son imagination débordante, il a tenu à rappeler qu'Armel n'était certes plus le vaillant petit papillon qui voltigeait jadis de fleur en fleur, mais que c'était un vrai bonheur de le voir encore solide comme un roc, robuste comme un phare de Bretagne, capable de résister bravement aux tempêtes de l'âge et que c'était vraiment magnifique d'avoir 5 fois 20 ans et qu'à son avis, parti comme c'était parti, ce n'était pas fini. C'était tellement poétique et con que tout le monde a applaudi. Armel, lui, a regardé ses pieds en baillant. Le Maire a encore précisé que tout Maire qui se respecte doit avoir dans sa commune un E.H.P.A.D, afin de permettre aux personnes dépendantes de mourir moins vite et en meilleure santé. On a tous été d'accord avec lui et on a re-applaudi. Il a ensuite laissé la parole à Madame Odette Labrosse, la directrice de l'E.H.P.A.D. C'est une dame charmante, toujours très bien mise et souriant constamment du dentier. Elle a confirmé que c'était un véritable plaisir d'avoir parmi ses pensionnaires quelqu'un comme Armel, avec lequel elle partage souvent beaucoup de choses (on se demande bien lesquelles !) et elle a tenu à

rappeler sans rire que, depuis 20 ans, les bons soins prodigués aux personnes âgées par tout le personnel de son établissement contribuaient grandement à conserver en vie la plupart d'entre elles. Cet anniversaire, c'est bon pour la carte de visite de la maison. Ça va lui faire de la pub. Demain le nombre des postulants devrait sensiblement s'allonger car ce ne sont pas tous les E.H.P.A.D qui vous proposent de faire de vous d'alertes centenaires !

Armel a écouté tout ça sans broncher. De toute façon, il est ailleurs, perdu dans ses rêves, comme toujours. Même lorsque tout le monde lui a souhaité un joyeux anniversaire et a tenu à chanter selon la tradition : *happy birthday to you*, il n'a pas semblé s'intéresser à ce qui se passait autour de lui. Et lorsqu'on lui a demandé de souffler les 100 bougies de son superbe gâteau, il n'a pas réagi non plus. Le photographe a donc pu tranquillement faire la photo traditionnelle qui paraîtra dans le journal local et qui permettra à chacun de se souvenir de ce grand moment de tendresse. L'homme du jour a tout de même consenti à grignoter quelques biscuits et à boire un semblant de champagne sans trop se baver dessus. On a toutefois renoncé à le lever de son fauteuil roulant. Imaginer le voir danser, ou ne serait-ce que faire quelques pas de danse avec une petite infirmière émue aux larmes, aurait été certes tout à fait charmant, mais hélas tout à fait incompatible avec son état physique hautement délabré. On a donc accéléré le mouvement. Pour conclure cette petite cérémonie, on a, avec beaucoup d'humour, pris rendez-vous pour fêter cette fois dans un an les 101 ans de cet adorable vieux monsieur. Je doute qu'il ait compris. Puis tout le monde s'est séparé et on a ramené le centenaire dans sa chambre pour le mettre au lit. Aux dires de tous les présents, ce fut vraiment une belle fête !

Pour moi, cette petite cérémonie a été pleine d'enseignement, car moi aussi, dans deux mois, je vais avoir 100 ans et j'imagine que Madame Odette Labrosse va vouloir réitérer ce qu'elle a fait avec Armel Lecleach. Seulement voilà, en ce qui me concerne, il n'en est pas question, car je refuse cette mascarade. **Dans la vie, il faut savoir dire non.** Et c'est exactement ce que je vais faire.

Pas question de montrer à tous combien la vieillesse avachit et dégrade. Je ne veux pas ce jour-là être un objet d'observation pour tous ceux qui redoutent à juste titre de vieillir et qui verront en moi ce qu'ils redoutent de devenir.

Pas question de laisser le Maire, que je tiens pour un piètre imbécile, se lancer dans des comparaisons poétiques outrancières et me comparer par exemple, il en est capable, à un vieux chêne qui refuse de se laisser abattre par l'âge ou à un phare, cette fois de Méditerranée, bravant courageusement la tempête !

Et pas question, non plus de laisser Madame la Directrice vanter les mérites de tous ses collaborateurs qui font en permanence des miracles pour maintenir en vie toute une pléiade de grabataires souffreteux. Je pense qu'il sera tout à fait inutile de lancer des invitations, inutile aussi de convoquer la presse et le photographe pour ma dernière photo ante mortem.

J'ai entendu par hasard qu'on pensait pour l'occasion m'offrir, puisque j'étais musicien de mon vivant, un livre sur la musique. Pourquoi pas, si cela peut leur faire plaisir. Mais je tiens à préciser dès maintenant que je ne serai plus là pour le lire. Le jour de mes cent ans, j'aurai déjà fait la malle, j'aurai rendu les clés, j'aurai tiré ma révérence, en toute discrétion et sans préavis. Choisir la date de mon départ est pour moi l'ultime vestige de liberté qui me reste. Je ne vais donc pas laisser passer l'occasion de me retirer à temps selon mon bon vouloir !

C'est pourquoi je vous dis dès maintenant : SALUT à TOUS !!!

# Bérénice MARTIN

## *Le café froid*

« Dis donc Carmen... je viens de croiser Étienne. Il n'en mène pas large. J'ai l'œil pour ce genre de choses, tu sais. »

Irène plaque son annulaire sous son œil gauche pour appuyer son propos. Je regarde la pendule, il est 9h25. Je vais me servir un café. L'aspirine n'a pas encore fait effet et ma tête tambourine alors que la journée de travail vient à peine de commencer. Et Irène semble avoir envie de discuter. Elle est trop souvent là où on ne l'attend pas.

« Mais je ne t'ai pas raconté ? L'autre jour, il avait sa tête des mauvais jours, l'Étienne. Tu sais là, quand il arrive avec la mine déconfite qui donne l'impression que le monde s'abat sur lui. Alors ni une ni deux, mine de rien, je lui lance un « ça n'a pas l'air d'aller ». Je fais genre, la potiche qui n'a rien remarqué, tu vois. Et voilà qu'il se met à se plaindre du quotidien, de la météo, de son célibat bla bla bla, que sa vie est vraiment plate bla bla bla... J'ai écouté quand même. Tu me connais, j'ai la patience pour ce genre de choses. »

Elle sent fort le parfum de l'été, Irène. Elle a les doigts couverts de bagues bon marché qui claquent quand elle pose la main sur la table. Ses cheveux emmêlés de toute part rajoutent un côté excentrique à sa mégalomanie.

« Puis le coco me glisse à l'oreille que sa vie est si calme qu'il a parfois des idées noires... Alors là, Carmen, je lui ai dit : « J'en ai assez d'entendre tes jérémiades, Étienne, il faut de l'action maintenant ! Prends le taureau par les cornes, jette-toi à l'eau. Et qu'est-ce que je n'avais pas dit là ! Voilà qu'il se met à pleurer. Alors là Carmen, j'ai rien compris. Moi j'essaie d'aider et j'ai l'impression que les gens ne font aucun effort. »

Elle est fraîche comme la rosée, Irène. Elle porte des bracelets dorés qui s'entrechoquent quand ses bras remuent. Sa bouche couverte de rouge s'ouvre en grand, ses lèvres s'étirent dans tous les sens. Elle a les sourcils qui dansent. C'est une poésie faciale, Irène. Seulement faciale.

« Mais à croire que j'ai l'âme généreuse, j'ai quand même essayé avec Étienne. En plus Carmen, la dernière fois qu'il a eu son coup de blues, on a bien cru qu'il y passait. Tu l'aurais vu, Carmen, cheveux gras, chemise froissée. Quoique, comme je lui ai dit, les cheveux, pour ce qu'il a, ça ne se voyait pas tant que ça ! Écoute, il a même pas rigolé quand j'ai dit ça. J'ai fait mouche, comme on dit. »

Irène, elle rigole fort, elle a des dents absolument scintillantes, une vraie constellation dentaire. Elle raconte toujours les histoires dans tous leurs détails. Et le temps passe, on est toujours à siroter le café froid pendant qu'Irène gerbe tous les mots les uns après les autres. Franchement, elle est barbante.

« Écoute Carmen, j'ai bien réfléchi. Et moi, quand j'ai une idée, c'est souvent la bonne. Tu te souviens bien quand j'avais réparé la photocopieuse ? Une totale réussite ! Bref, j'ai pensé qu'il lui faudrait une petite poulette à notre Étienne. Le genre sympathique, capable d'avoir l'oreille paresseuse quand il déblatère toutes ces conneries de suicide et de dépression. T'en penses quoi ? »

J'en pense que je suis pressée de terminer cette conversation avant que ma tête explose. En plus, ça devient gênant. Irène adore se mêler de ce qui ne la regarde pas. Elle me fatigue plus que de raison.

« Non parce que c'est marrant tu vois, mais en réfléchissant, j'ai pensé à toi... Tu es sympa, tu sais écouter les autres et tu sais rester discrète. Enfin je dis ça mais tu me connais, c'est pas méchant hein. Et sinon tu vis toujours avec ton chat ? Parce que voilà, j'y ai pensé et aussitôt je lui ai parlé de toi à l'Étienne. Tu me connais, je n'ai pas ma langue dans ma poche. Et accroche-toi... Attends, attends, ne fais pas cette tête, je t'oblige pas, hein ! Il faut savoir dire non, tu le sais bien. Ton chaton là que tu voulais me refiler, moi j'avais dit non. Alors je ne le prendrai pas mal si tu me dis qu'Étienne, ce n'est pas pour toi. C'est vrai qu'il est beau garçon mais comme on dit, beau et con. Mais il est sympa quand même, j'dis pas... »

Au fond, ça me déchire le cœur. J'ai de la peine pour Irène. J'espère qu'un jour on trouvera des mots assez subtils pour lui dire. Mais comment lui expliquer ? Il faudrait avouer la boîte à défis spécialement créée pour la collègue envahissante qu'elle est. Lui raconter que chaque lundi, dans l'ordre alphabétique, quelqu'un pioche un défi. Cette semaine, c'était au tour d'Étienne d'aller chercher du réconfort auprès d'Irène. Après ça, on en a pour la semaine et on est certain que chacun de nous sera au courant. C'est vraiment la plaie cette Irène. On va bien rigoler avec les autres quand ils vont apprendre qu'elle veut me caser avec Étienne.

Mais parfois j'ai un pincement au cœur. Je me demande, de nous tous, qui est le plus odieux. En attendant, mon café est froid.

# Christian MORISSET

## *De l'une à l'autre*

C'est toujours comme ça, disait-elle, qu'elles finissent, mes histoires : des hésitations, des questions sournoises, des explications brumeuses, des discussions hargneuses, des rages rentrées, quelques larmes mal ravalées et ça finit par la porte claquée, la valise bouclée et bye bye ! la compagnie ! Elle, Irma la douce devenue Irma la dure (comme tu es devenue dure !). Irma la furieuse. Irma la vilaine.

Alors partir, partir sans rien dire, en finir avec cette maison, cette rue, l'idée ne lui était pas venue en quelques secondes dans la nuit, non. La douleur la rongeaient sourdement même si elle semblait n'avoir été jamais dite, jamais avouée, qu'elle était restée, de semaine en semaine, enfouie sous les paroles habituelles qui semblaient sinon de joie du moins d'acceptation, une acceptation faite de manches retroussées, de décisions rapides, de poussées brusques, qu'on pouvait prendre pour des manifestations d'énergie. La volonté ! Avoir de la volonté ! S'accrocher ! Faire des concessions ! Comme ta grand-mère, comme ta mère, comme ta sœur ! Comme toutes ! Voyons, Irma, calme-toi, ce n'est rien ! Acceptation, adaptation, résignation : patience, prendre sa vie en patience ! Séquelles d'une sagesse qui semaine après semaine s'est effilochée jusqu'à sembler plus que dérisoire : étouffante, mortelle. Sa vie, si c'était sa vie, ce n'était pas une vie. Alors lui étaient revenues les paroles d'Elisa, sa cousine si prudente : « Il faut savoir dire non ! ». Paroles qui la blessèrent d'abord comme une condamnation, qui faisaient d'elle la soumise, la résignée, la pauvre petite, puis qui la brûlèrent comme une tentation. Savoir, savoir certes mais pouvoir dire non, vraiment non ? Et puis une nuit, plus rien que la fuite. Était-ce une avancée, une reculade, une faiblesse ? La fuite, dans la nuit pour profiter de son absence, semblait la seule façon de dire non. Non, plus là, non, pas une minute de plus, non, ne plus rester là.

Seule maintenant dans cette pièce qui s'ouvrait sur une terrasse couverte, elle semblait fixer à travers les arcades la flambée des pivoines rouges près de la petite fontaine. Mais c'étaient les idées noires qui la rongeaient encore. Une année avait passé depuis qu'elle avait mis fin à cette liaison, mais des images, des sensations, des soirées sous la treille, de longues soirées dans la cour qu'éclairaient de vacillantes bougies posées sur la table en pierre, lui revenaient encore par vagues : la rondeur des épaules, les odeurs salées de la peau, les traces de sueur, les petites poussières sur la chemise ouverte. Elle revoyait sa tête, les boucles noires

d'où sortaient ses oreilles légèrement décollées (surtout la gauche) et la barbe parsemée qui laissait intacte la peau claire des joues, les ombres des paupières sur la mitraille de ses pupilles et la blancheur des dents quand ses lèvres abandonnaient cette espèce de moue moqueuse qui leur était habituelle. Une moue devenue vaniteuse quand la manœuvre était parvenue de secousse en secousse jusqu'à la giclée poisseuse - ah l'extase, la petite mort, c'était ça ? Aimer, être aimée, c'était ça, rien que ça ? Rien d'autre ? La chute dans la chair ! Moi, se disait-elle, soumise à cette loi, comme toutes, comme les mouches, les chiennes, les vaches. Rien d'autre ? Suffirait-il de dire non pour échapper à cette façon de vous écarter, à cette ironie qui prend la gorge, à ces certitudes sans paroles qui vous enferment dans cette cage qui passe pour être la réalité ?

Ces allées et venues dans les galeries de la mémoire remuaient d'autres ombres, plus anciennes, plus douloureuses. Elle retrouva cette soirée où pour la dernière fois, elle entendit la voix de sa mère qui l'appelait. Elle savourait les moindres inflexions de sa voix, leur gravité, leur mélodie, quand soudain plus la moindre parole : sa mère si forte, sa mère si douce, la mort l'avait saisie en une seconde et la laissait là, muette, aveugle, immobile. Quand on prenait sa main entre les mains, elle retombait sans force. Irma revoyait les funérailles et puis les journées silencieuses et cette douleur qu'il fallait garder de plus en plus secrète, la vie qui prétendait reprendre son cours, qui reprenait son cours comme si de rien n'était, comme si l'absence était vivable, normale. La mémoire se fatiguait à déformer puis à effacer les traces brûlantes. La vie, la mort, c'était ça, rien que ça ? Rien d'autre ? Allées et venues, imprévisibles, de la souffrance. Prise à la gorge : rien d'autre ! Savoir dire non ! Non à la mort ? Non à cette vie qui continue comme si la mort n'avait pas eu lieu. Et suspendues au-dessus des maisons et des montagnes, les formations nuageuses d'une blancheur lumineuse aux bordures légèrement grisées, immobiles, se proposaient comme de mystérieuses questions qui resteraient à jamais sans réponse : énigmes silencieuses flottant au-dessus de nos propres énigmes.

Elle se tenait toujours assise dans la partie de la pièce qui s'ouvrait sur deux arcades. Dans l'encoignure de la chambre, une couverture avait glissé à terre. Les mains lissant la nappe qui recouvrait la table où une enveloppe restait entrouverte, elle se concentrait pour chasser les images qui volaient lourdes, vénéneuses. Elle regardait vers la roseraie et l'allée caillouteuse qui y menait lui semblait moins hostile. Était-ce la fin de l'angoisse, était-ce comme une première vibration de joie, elle eut l'impression que les mots de la lettre se changeaient en ondes sonores. Les paupières baissées, elle laissa les vibrations se répandre dans l'atmosphère, se mêler aux criaileries des hirondelles, aux stridulations des sauterelles et bientôt cette sorte de voix se fondit dans la ritournelle des eaux de la fontaine. Quelques minutes plus tard, elle tira la feuille hors de l'enveloppe. Sans changer de position, elle aperçut les premières lettres

: « Vous êtes... » mais une colombe d'une blancheur lumineuse jeta de l'ombre sur la suite de la phrase dont elle ne perçut que la fin : « ...toutes les femmes ». Alors elle déplia complètement la feuille, lut et relut la phrase qui annonçait la nouvelle, laissant chaque parole pénétrer en elle, glisser de la cervelle aux artères, aux veines, irriguer la moindre des cellules. A chaque relecture, elle se sentait devenir celle qui a reçu la nouvelle. La nouvelle, réponse longuement attendue, peut-être redoutée autant que désirée, résonnait en elle comme une invitation à quitter les galeries douloureuses de la mémoire pour s'ouvrir à la plus mystérieuse des aventures.

Plus lourde et plus légère à la fois, elle était devenue porteuse de cette nouvelle et elle décida d'aller voir Elisa. Quand elle sortit de chez elle, elle prit garde de ne pas glisser sur les marches qui menaient à la route désertée. Nulle envie de croiser âme qui vive avant d'avoir quitté la route goudronnée pour rejoindre sa cousine. Elle s'avança enfin dans les odeurs des hautes herbes, dans les couleurs des touffes de bruyère, dans les ombres des branches sur les pierres. Respiration de la marche, cadences de la liberté et soudain, à perte de vue : les montagnes d'où se détachaient les lignes de crêtes qui sortaient juste des brumes tantôt grim pant jusqu'aux cimes tantôt plongeant brusquement dans les forêts d'aiguilles sombres, dans les masses épaisses de fleurs violettes. Des profondeurs montait la rumeur des rivières, elle imaginait des eaux furieuses ricochant sur les roches luisantes, les mottes de terre arrachées aux rives où s'étaient amassées les bogues de châtaignes, les feuilles mortes, les traces des bêtes venues y boire, vaches, biches, brebis. Elle évitait en riant les toiles que les araignées avaient tissées entre les branches. Et filant dans les herbes, était-ce une souris ou une musaraigne ? Était-ce une buse qui venait de plonger dans les feuilles au-dessus d'elle ? Ces lignes qu'elle venait de lire et de relire écartaient les vieilles broussailles, les rages soudaines, les rancœurs amères, jetaient une lumière nouvelle sur toutes les vies qui respiraient autour d'elle et sur toutes ces vies qui se pressaient en elle.

Quand elle déboucha sur l'allée qui menait à la maison d'Elisa, elle aperçut sa cousine assise devant la porte. A elle, à elle d'abord, à elle surtout, elle dirait la nouvelle. C'est sa vieille cousine qui pourrait la comprendre mieux que personne. Après les embrassades, elles se reculèrent pour mieux se regarder. Irma riait de voir Elisa déjà si ronde : une espérance, plus que trois mois à attendre, inespérée. Les années avaient passé et malgré mille tentatives, Elisa semblait condamnée à la stérilité. Mais maintenant en elle tressaillait, presque imminente, une vie future. Alors Irma se pencha vers elle et lui dit : « Moi aussi. ». Elisa resta silencieuse, murmura « oui, toi aussi », puis lui sourit : ce n'était pas simple animation des lèvres, soudaine coloration des joues, c'était comme une explosion légère, une vague de tendresse qui plaçait leur rencontre dans une autre lumière : la grâce leur était donnée, d'une folle douceur. Trois lettres glissèrent entre les lèvres d'Irma : « P-M-A », trois lettres dont

s'amusa Elisa : « Promesse merveilleusement accordée ». Elle ajouta : « La science fait pour nous de grandes choses ». Savoir dire non pour mieux dire oui. Dans la chaude lumière des dernières heures de la journée, elles se tiennent les mains, elles se regardent. De l'une à l'autre des présences invisibles tressaillent : pour chacune la promesse sera merveilleusement accomplie. A cette minute, des voix semblent s'élever, jaillir des rivières, rebondir dans les cascades. Elles soufflent dans les feuilles, elles vibrent dans leur poitrine, elles disent Lumière, elles disent Musique, elles disent Douceur, elles disent Danse, elles disent Vie. Oui, c'est ma vie, mais c'est plus que ma vie : c'est la vie qui donne la vie. C'est la vie qui commence, la vie qui continue, la vie qui recommence. La vie qui dit non à la mort, la vie qui revit. Les voix vibrent en elles, crient dans la montagne : oui, oui, oui, c'est ici, oui, c'est maintenant que ça va commencer, que ça commence, que c'est commencé...

# Vincent PENCHINAT

## *Dire oui*

Elle commençait à s'inquiéter lorsqu'elle entendit s'ouvrir la porte :

« Te voilà enfin ! dit-elle en l'embrassant, tu rentres bien tard !

- Il n'est pas si tard ... mais j'ai rencontré Michel, mon ami d'enfance dont je t'ai souvent parlé ; il est de passage et vient rendre visite à ses parents ; nous nous sommes croisés par hasard comme il arrivait de la gare. Il y a une éternité que je ne l'avais pas vu.

- Comment va-t-il ? demanda-t-elle un peu machinalement.

- Bien.

- Et que fait-il ?

- Il a trouvé un emploi de représentation dans une fabrique de gazogènes et il se déplace constamment, essentiellement dans le sud du pays ; apparemment, ce n'est pas toujours facile : trains bondés, souvent en retard, parfois purement et simplement annulés ; mais il est content : il rencontre beaucoup de monde et il a toujours aimé les contacts ;

- Il ne t'avait pas prévenu de son passage ?

- Non, ça s'est décidé tardivement suite à l'annulation d'un rendez-vous et il dispose de très peu de temps qu'il veut réserver à ses parents ; ils sont très âgés et leur santé se dégrade. »

Elle ne connaissait pas vraiment ce Michel ; elle ne l'avait rencontré qu'une seule fois, peu avant la déclaration de guerre, mais Paul lui parlait souvent de cet « ami fraternel » à qui le liait une longue amitié née à l'école primaire et que les années n'avaient jamais altérée même si les événements et la vie de Michel ne permettaient plus aux deux amis de se voir comme autrefois. Elle s'étonnait toujours de cette amitié qui unissait deux personnalités si dissemblables : Michel, une force de la nature qui en imposait par sa seule présence d'où émanaient tout à la fois un charme, dont il usait volontiers, et une autorité naturelle confortée par une inaltérable confiance en soi. Paul lui avait raconté qu'après un an à l'université, il avait choisi la voie des armes, qu'il s'était illustré dans les premiers jours de juin 40 en lançant avec courage des actions audacieuses pour tenter de retarder l'avancée de l'ennemi ; démobilisé après l'armistice, et après avoir vainement tenté de gagner Londres, il s'était finalement résigné à trouver une activité dont il affirmait qu'elle avait pour mérite essentiel de ne pas servir l'ennemi.

Paul, au contraire, introverti, jamais très sûr de lui, n'appréciait vraiment que la lecture et la musique mais n'avait jamais osé chercher à développer ses réelles qualités artistiques. Mais chacun d'eux éprouvait pour l'autre une réelle admiration, presque une fascination, pour des qualités dont il se voyait lui-même dépourvu.

Tout en discutant, elle remarqua que Paul paraissait soucieux ; il était habituellement plus disert, racontant volontiers sa journée et l'invitant à faire de

même ; elle s'étonnait d'autant plus de cette réserve que la rencontre avec son ami et le récit qu'il avait dû faire de sa vie souvent mouvementée sinon aventureuse dans cette période troublée aurait pu animer leur soirée. Mais elle préféra faire comme si de rien n'était et invita Paul à passer à table. Ils mangèrent et le silence s'installa peu à peu entre eux qui devint vite pesant.

Marie attendait de Paul un mot ou un signe qui aurait pu ouvrir une discussion ou faire entrevoir une explication de son comportement inhabituel ; son esprit se perdait dans les plus sombres conjectures : elle savait que l'emploi qu'il occupait auprès du préfet était sensible et pouvait l'exposer, dans cette période difficile, à des requêtes ou des pressions venant de tous bords ; peut-être même était-il victime de chantage, voire de menaces ? Ou peut-être s'était-il laissé séduire (elle avait honte d'imaginer une telle hypothèse !) par une de ces accortes secrétaires de la préfecture qui lui prêtaient à tort ou à raison des pouvoirs et des prérogatives dont elles espéraient pouvoir tirer quelque avantage ; et, sans oser imaginer la réponse, elle ne pouvait s'empêcher de se demander si Paul saurait dire non à d'aimables sollicitations ... on ne sait pas toujours dire non dans certaines circonstances ... N'y tenant plus, elle prit l'initiative :

« Paul, que se passe-t-il ? Je vois bien que tu es soucieux ! Qu'est-ce qui te contrarie au point de rester silencieux ? Aurais-je dit ou fait quelque chose qui t'aurait irrité ou blessé ? »

Paul sursauta ; il ne s'attendait pas à être interpellé aussi directement ; lentement, il but une gorgée d'eau et s'essuya soigneusement la bouche avant de répondre : « Rassure-toi, tu n'es nullement en cause et, en vérité, il n'y a rien de grave, si ce n'est, bien sûr, la situation générale qui se dégrade ; il s'interrompt un instant avant de poursuivre : Michel m'a demandé si j'accepterais de m'engager dans le réseau de résistance dont il fait partie ; en discutant, je lui ai expliqué mon travail à la préfecture et il a compris que la rédaction des rapports dont je suis chargé pour le compte du préfet à l'attention du ministère me donne accès à de très nombreuses informations sur la situation réelle du pays, sur l'état d'esprit des populations ainsi que sur les activités politiques et surtout militaires menées par l'occupant. Comme je m'en doutais, Michel est très engagé dans la Résistance ; il profite de ses nombreux déplacements pour collecter auprès des correspondants qu'il a recrutés toutes sortes de renseignements destinés à être acheminés à Londres. Il est persuadé que les rapports que je prépare contiennent de nombreuses informations qui seraient très utiles à la France Libre et aux Alliés. Je n'ai pas pris d'engagement mais il voudrait que je lui donne une réponse avant son départ demain soir ; si j'accepte, il me donnera des informations pour me mettre en relation avec un autre membre du réseau qui opère dans la région. Michel n'est pas une tête brûlée et je sais qu'il ne m'entraînerait pas dans une aventure périlleuse ; son action est toujours réfléchie ; et puis je ne voudrais pas le décevoir bien qu'il m'ait assuré que quelle que soit ma réponse, notre amitié n'en serait pas altérée .... ».

Marie se sentait tout à la fois rassurée et heureuse que Paul ait consenti à partager avec elle le dilemme dans lequel elle le voyait empêtré. Ils restèrent un moment silencieux. C'est elle qui reprit la parole :

« Paul, tu dois te poser la question : qu'est-ce qui est pour toi le plus important ? »

Elle espérait une réponse claire qui l'aurait placée au premier rang des préoccupations de Paul ; mais Paul demeurait silencieux, comme s'il n'avait pas entendu la question ; il finit par reprendre :

« Tu sais bien que c'est toi qui comptes le plus, que le couple que nous formons et que nous voulons affermir, que la famille que nous voulons fonder sont les seuls buts qui m'importent vraiment ; mais aujourd'hui, la situation est trop grave ; les informations que je recueille révèlent l'exaspération des gens ; la confiance des Français dans le gouvernement qui devrait les protéger a disparu même si le vieux maréchal conserve un peu de popularité ; la résistance s'organise ; les Français se déchirent ; les Allemands sentent que le vent tourne et leurs exactions sont toujours plus cruelles. Comme me l'a dit Michel, le devoir de tout Français est d'agir pour hâter la libération du territoire ; il ne s'agit pas de courir des risques inutiles, d'aller faire le coup de feu qui entraînerait d'injustes représailles, mais de participer, chacun à son niveau avec les moyens dont il dispose, à des actions dans l'intérêt de la France et des Français. Comment rester sourd à de telles requêtes ?

Ils demeurèrent silencieux un moment.

« Paul, dit Marie, je suis heureuse que tu m'aies rappelé l'importance que tu attaches à notre couple, à l'avenir que nous voulons construire, à notre amour ; je n'en doutais pas vraiment mais c'est bon de te l'entendre dire. Je comprends aussi l'importance et la nécessité de faire tout ce qui est en notre pouvoir pour hâter la libération du pays ; tu m'as souvent parlé de Michel et je ne doute pas de son sérieux, de sa prudence, de son souci de veiller à la sécurité des personnes qui acceptent de le suivre ; mais il ne peut être maître de tout ; la police allemande est redoutablement efficace, d'autant plus que bien des services français lui prêtent main-forte. J'imagine que les activités de la préfecture sont étroitement surveillées, surtout si des informations sensibles y sont recueillies. Tu prendrais un risque considérable en récupérant des documents confidentiels pour les communiquer à des résistants : on sait ce qu'il advient de ceux considérés comme traîtres ou terroristes ! je te demande pardon de te le dire ainsi, mais as-tu pensé à ce que je deviendrais si, par malheur, tu étais arrêté pour avoir divulgué des secrets ? Tu sais que je n'ai que toi et je serais sans doute accusée de complicité

...

- Je comprends, dit Paul, et c'est bien l'enjeu de la décision que je dois prendre ; j'ai fait le serment de te protéger, de veiller sur toi en toute circonstance ; mais nous traversons une période à laquelle nous n'étions pas préparés ; tout est chamboulé ! Pouvons-nous continuer à vivre tranquillement en laissant les autres se sacrifier pour la libération du pays ? Pouvons-nous nous contenter de veiller à satisfaire nos besoins élémentaires sans aucune compassion pour ceux que l'occupation fait si cruellement souffrir, pour ceux qui sont pourchassés, expulsés, déportés dans des conditions ignobles ? Quelles que soient les circonstances, il faut essayer de rester lucide et digne : il faut savoir dire non ! Pour autant, je ne suis pas certain que les informations auxquelles j'ai parfois accès soient vraiment intéressantes ; je pense que Michel se fait des illusions sur l'importance de mon poste et l'intérêt de la contribution que je pourrais apporter à son réseau. Et je n'ai pas l'expérience des actions clandestines ; il y a beaucoup de risques et le résultat est incertain. Peut-être aussi ai-je peur, c'est vrai. Mais,

surtout, je pense à toi, Marie ; je ne cesse de penser à toi et je ne veux à aucun prix que tu puisses souffrir d'une décision que j'aurais prise seul.

- Merci Paul ! Je comprends que c'est un choix difficile pour toi, mais il faut savoir dire non !

- Tu as raison, Marie ; j'expliquerai à Michel pourquoi je ne peux pas accepter. Mais -, Paul : il faut dire non à la facilité, à l'aveuglement ; dire non aux peurs et aux lâchetés qui nous tourmentent et troublent notre lucidité ; dire non à la barbarie, à l'abandon de nos convictions et à tout ce qui nous conduit à renoncer à l'essentiel ».

Interloqué, Paul regardait Marie sans un mot ; puis il reprit :

« Demain, j'ai rendez-vous avec Michel, avant son départ ; je lui dirai.

- Que lui diras-tu ?

- Je dirai oui. »

# Hervé QUINSAT

## *Le toponymeur*

Il recherche, furieux, le téléphone : « Ah, les salauds, ça recommence, je savais bien qu'avec cette télé, la malédiction reviendrait ! **Il faut savoir dire non !**

La malédiction, le contraire de la bénédiction, enfin quelque chose qui a à voir avec la diction et qui pourchasse sa famille depuis quelque temps avant le Moyen-Âge.

La télévision diffusait alors cette célèbre publicité pour une crème au chocolat. Et lui, la veille, en prévision de la promenade du lendemain, avait dit à sa famille : « Demain, on se lève tôt pour Banette. »

Lui, vous le connaissez mais vous ne savez pas encore qui c'est.

Il vit, dans les Cévennes depuis sa naissance, son père et sa mère y vivaient aussi, et son grand-père, et son arrière-grand-père et son..., bref, depuis toujours, ses racines sont cévenoies, même du temps où cela 'e s'appelait pas encore les Cévennes.

Un de ses très lointains ancêtres vivait près du Trenze (qui ne portait pas encore ce nom).

Tous les matins, hiver comme été, dès la fin de la nuit quand la lumière du soleil encore caché se posait sur le haut de la montagne, la compagne de cet aïeul déclarait : « Bon, tu vas me la chercher, cette jolie pierre qui mettrait en valeur l'entrée de notre maison en granit. C'est la première éclairée par le soleil sur ce rocher dans la direction du côté du lit où tu te lèves. » ( C'est un peu compliqué mais il faut comprendre qu'en ce temps-là, on n'avait pas encore donné de nom au moindre recoin de terrain et que, pour désigner un lieu, on usait de périphrases, ce qui rendait assez longue la description d'une randonnée...)

Et lui, invariablement, répondait chaque jour : « C'est vaine balade que d'aller chercher ce caillou. »

Si le pays n'avait pas encore de nom, il avait déjà des touristes et un vieil Anglais de leur voisinage, habitué à venir chaque été en vacances, en entendant tous les jours répéter « c'est vaine balade... », « c'est vaine balade... », « c'est vaine... », crut que c'est ainsi qu'il nommait leur région.

Il l'a répété à des amis à lui, qui l'ont dit à d'autres.

L'un d'entre eux, habitué de la langue locale, cherchant une traduction, dit simplement : « It's so far » (« c'est si loin » en parlant du rocher).

Et c'est ainsi qu'en même temps naquirent le nom des Cévennes (c'est vaine balade...) et le nom du rocher de la Fare ( si loin pour les Vialassins en vacances caniculaires).

La malédiction (ou ce don, suivant les descendants) a sans doute débuté ainsi dans sa famille et ça a continué...

À l'automne, un petit-fils de douze ans cherchait pour son bain quotidien des eaux plus chaudes que celles du Luech (qui ne s'appelait pas encore le Luech). Ses parents l'ont alors emmené plus bas vers les Gardons (qui ne s'appelaient pas encore les Gardons). Il avait le même tic de langage qu'un célèbre chanteur, il disait « amur » au lieu d' « amour ». Dès qu'il mouillait un orteil, il déclarait : « Cette rivière est incroyable, en douze ans, je n'ai jamais vu d'eau aussi chaude. » En deux mois, il l'a bien répété soixante fois. Si lui et son

souvenir ont disparu depuis longtemps, il semble qu'une trace de son passage ait traversé les siècles au bord du Gardon.

Je dois à la vérité de dire qu'avant de prononcer sa proverbiale formule « c'est vaine... », il ne manquait pas de ponctuer ses propos d'un « Nom de Dieu ! » retentissant.

Les gens du village, même si leur religion n'était pas encore bien définie, soucieux de bienséance, craignant le blasphème et voulant marquer leur respect des choses sacrées, l'avaient surnommé « Nom de Lieu ».

On m'a rapporté qu'un Anglais (encore !) avait traduit ce surnom par « man de lieu » et en avait parlé sur la Côte d'Azur. Mais c'est une autre histoire...

Je vous passe les détails de toutes les aventures de cette curieuse lignée. Entre le neveu qui, voyant sa tante trempée de pluie poser son fusil, déclare : « La chasse te lasse, c'est normal, tu as oublié ton Trenze-coat. » Ou bien le cousin qui rit à têt quand son oncle lui dit : « Regarde ! Je fais un pont de mon verre ! » et son frère qui lui répond : « Il cache ta gnôle là où Paul l'y mit. » Et ledit Paul, complètement ivre, qui tanguait en hurlant : « Y a pas que moi qui suis rock'n roll, le sol est roll aussi ! »

Vous l'avez deviné, le savoir-faire de cette famille et de son descendant nous est indispensable tous les jours. Il est invisible mais toujours présent, on ne le nomme pas et pourtant, c'est lui, c'est le toponymeur, celui qui donne aux lieux leur vrai nom.

Il n'a jamais travaillé, il n'a jamais rien fait, comme on dit, il vit à l'as.

# Perrine SALCE

## *Nom pour un oui*

"À présent, si vous le voulez bien, nous allons passer à l'échange des consentements, Monsieur, si vous êtes d'accord, je vais commencer avec vous." J'acquiesce. Je souris.

En cet instant, mes pensées sont pour mon aïeul le plus illustre : le Duc Michel de Michel. Ce grand homme qui m'a transmis à la fois son nom et son prénom. Ce héros qui fait toute la fierté de ma famille et nous vaut encore aujourd'hui la singularité qu'absolument personne ne nous envie. Je m'appelle Michel MICHEL, comme mon père, comme mon grand-père et comme absolument tous les hommes nés dans la famille depuis que le Duc Michel de Michel sauva *in extremis* la vie du roi Charles VII, vainqueur de la Guerre de Cent ans. Malheureusement, sa glorieuse histoire ayant été mystérieusement et scandaleusement occultée, la décision fut prise par mes ancêtres d'instaurer la règle selon laquelle toute personne, homme ou femme, amenée par le sang ou le mariage à porter le nom de MICHEL devra également se prénommer Michel. Tradition qui n'est, il faut bien l'avouer, pas toujours aisée à vivre au quotidien. Enfants, nous sommes souvent moqués avec nos fratries « préhomogènes » à la limite du ridicule, à tel point que l'on ne prend même plus la peine de nous distinguer : « Tiens ! Voilà les Michels ! ». Je vous laisse également imaginer l'allure des repas de famille où il est impossible d'interpeller simplement son voisin sans que l'assemblée tout entière se croie investie de la mission de vous passer le sel, ou le pain. Mais ces situations-là sont, somme toute, peu gênantes. Nous y sommes accoutumés. Là où cette tradition revêt une dimension autrement plus dramatique, c'est qu'elle s'imisce jusque dans le choix de nos époux et épouses qui doit se restreindre strictement aux personnes prénommées Michel ou Michelle. J'ignore combien de Jeanne, combien de Nathalie, ont eu le cœur brisé par mon père, avant qu'il ne rencontre Michelle, ma mère. Quelques années plus tard naissait ma sœur et je suivis peu de temps après. A l'exception de notre petite originalité, j'ai vécu une enfance que l'on ne saurait qualifier autrement que d'ordinaire. Ma sœur, MICHEL accomplie, excellait dans tous les domaines et devint ingénieur en aéronautique. Quant à moi, ni cancre ni étoile, je devins employé de bureau pour une entreprise fabricante de boîtes de conserve. Un curriculum certes moins transcendant que celui de ma très chère sœur mais qui suffit à mon bonheur, d'autant plus qu'il me permit de rencontrer ma chère et tendre.

Je n'oublierai jamais le jour où je l'ai croisée dans le couloir. Je ne saurais dire combien de prières j'ai pu alors adresser à Saint Michel, combien j'ai pu espérer qu'elle soit porteuse du patronyme sésame. « Michel, je te présente Clarisse ! » En une fraction de seconde, la foudre traversa le petit nuage sur lequel je planais en toute insolence. Malgré cette incompatibilité majeure, le mal était fait, j'étais amoureux. Je décidai alors de prendre mon courage à deux mains et de l'inviter

à déjeuner. Cette sortie fut la première d'une longue série, nous allions partout ensemble. Je compris alors que je ne pourrais plus revenir en arrière. Qu'il me serait impossible de la quitter pour me mettre en quête d'une quelconque Michelle. Devant cet irréfragable constat, je ne pouvais que m'agenouiller, et la demander en mariage. Elle me dit oui. Ma joie fut immense mais ne tarda pas à revêtir le très sévère visage de la responsabilité ; je serais le premier MICHEL, depuis six siècles, à ne pas suivre la tradition de la dynastie.

« Tu ne peux pas !... Tu ne peux pas !... ». Mon père, tel un mainate fou, se répétait sans pouvoir terminer sa phrase, comme s'il s'agissait d'une incantation magique. « Notre famille a sauvé le roi de France ! C'est grâce à nous que notre pays a gagné la Guerre de Cent ans ! C'est grâce à nous que les Français peuvent manger autre chose que des patates bouillies ! Et toi, toi... Tu crois qu'aucun MICHEL n'a souffert de cette coutume ? Nous avons tous fait ce sacrifice ! Et toi, tu gâcheras tout ? Tu n'es qu'un moins que... »

- Un instant Papa ... »

Surpris, je tournai la tête, ma sœur venait d'interrompre la tirade de mon père : « Notre héritage familial ne serait plus menacé si... Si Clarisse s'appelait Michelle ! Il suffit que Clarisse change de prénom et prenne celui de Michelle ».

Jamais je n'ai autant haï ma famille que ce jour. Je passais trois journées entières à penser la situation sous tous ses angles, quitter Clarisse était au-dessus de mes forces. Je savais aussi quel enfer serait le sien si je m'avisais de déshonorer le nom de MICHEL pour elle. Ainsi, je choisis de lui soumettre la proposition de ma sœur.

“Que je change... C'est que... Mon prénom... c'est mon père qui l'a choisi... lorsqu'il a su qu'il serait papa d'une petite fille, juste deux semaines avant...” Deux grosses larmes lui coupèrent la voix. Je sentis ma gorge se serrer, je savais que le père de Clarisse était décédé dans un terrible accident de voiture avant qu'elle ne naisse. Ma culpabilité était insondable, je venais de demander à Clarisse, qui n'avait jamais connu son père, de renoncer au seul et unique présent qu'il ait jamais pu lui offrir. Clarisse me sourit avant de reprendre avec douceur : “Ne t'inquiète pas Michel, il serait heureux et rassuré de me savoir en si bonne compagnie.” Elle prit une profonde inspiration “Nous irons demain à la Mairie et nous nous renseignerons sur le changement de prénom... et sur le mariage !”

Usés par nos métiers à la plus rébarbative des paperasses, je pensais, naïvement, qu'un changement de prénom et la préparation d'un mariage seraient une promenade de santé pour nous deux. Il n'en fut rien. Les quantités astronomiques de papiers qu'il nous fallait consigner relevaient davantage du trekking en montagne avec mon cousin Michel (et ne me demandez pas lequel !) que de la marche digestive. Néanmoins, quelques semaines plus tard : les dossiers étaient complets. Le prénom fut alors changé et la date du mariage, enfin arrêtée.

“Que tu es beau, mon fils !” Ma mère réajustait ma cravate pour la vingt-septième fois. “ Ça ira Maman, je pense qu’elle est assez serrée” Elle l’était ! Elle aurait même fait pâlir d’envie tous les serpents constricteurs de l’Amazonie ! “Allons mon garçon, je crois bien qu’il est l’heure !” Nous traversâmes la salle. Parvenus au bout de l’allée, un bruit de pas suivi d’un murmure d’admiration parcourant l’assemblée me fit tourner la tête. Ma douce promesse venait de faire son entrée au bras de son oncle. Je souriais, je ne pensais plus à mon nœud de cravate. Non, je ne voyais que la plus belle femme du monde avancer lentement vers moi. Et je souriais comme je souris encore en cet instant, alors que je suis prêt à répondre à Monsieur le Maire : “ Monsieur Charles MICHEL, voulez-vous prendre pour épouse Madame Clarisse SALVON ici présente ? “

Les quelques fractions de seconde qui séparent cette fracassante allocution du “Oui” le plus fort et clair qu’il m’ait été donné de prononcer sont suffisantes pour me permettre de percevoir le brouhaha d’incompréhension qui semble soudain secouer l’assistance. “Qu’est-ce qu’il a dit ?” “Il s’est trompé non ?”

Oh non, notre édile ne s’est pas trompé, il a très bien lu ; il a lu mon prénom, mon nouveau prénom ; Charles. Charles, comme le roi qui remporta la Guerre de Cent ans, celui-là même qui fut sauvé par mon aïeul et par qui tout arriva. Charles qui ne plia pas devant les Anglais comme je ne pliai pas devant les MICHEL. Je ne pouvais pas choisir prénom plus adapté comme Clarisse ne pouvait pas en choisir un plus seyant que celui choisi par son père. C’est pourquoi je voulus changer moi-même de prénom et porter, après mon mariage, le nom de mon épouse. Désormais, on m’appellerait Monsieur Charles SALVON !

Ainsi, j’ai choisi de dire non. Non au Duc de Michel, non à mes parents et à leurs obsessions, non à ma sœur et ses idées saugrenues, non à l’image des MICHEL ; sans vouloir l’écorner, je ne souhaitais plus l’incarner. Ce fut difficile, je leur demeurais attaché et redevable, mais je leur dis non. J’ai compris que ce Non était nécessaire à mon bonheur et à celui de Clarisse.

Ainsi j’ai choisi, ainsi j’ai compris.

Il faut savoir dire non. Surtout si c’est pour dire oui.

# Marie-Françoise TESTA

## *Comment la vie de deux soeurs bascula un matin*

Zania se précipita dans le salon dès qu'elle entendit les cris. Fonça sur le frère pour défendre sa sœur mais la gifle que Mohamed lui asséna la propulsa au sol, non loin de la mère qui se terrait en pleurs silencieux. Elle se releva au moment où le père, saisissant son fils, cria 'Arrête, ça suffit'. Il arrêta et les deux jeunes filles, agrippées l'une à l'autre, se réfugièrent dans leur chambre. Zania pleurait, pas Hadda. Celle-ci étreignit sa sœur un long moment puis lui chuchota,

« Ça va aller. Veulent me marier à un cousin d'Alger. Et j'ai refusé ».

Quand Zania émergea de ses sanglots, elle parla de médecin et Hadda, agacée, marmonna,

« Ça va pas ! Il va me poser des questions. C'est trop la honte. Et j'peux pas mentir, ça marchera pas.

- Mais tu peux pas travailler là, t'as pas vu comment il t'a amochée.

- Tu me vois rester à la maison avec eux ? T'es vraiment à côté de la plaque par moments ! »

'Ma blessure au front ? Les hématomes ? J'suis tombée dans l'escalier.'  
'Non, j'ai pas consulté, ça m'fait pas très mal.' Réponses données le lendemain, à ses collègues.

Ce conflit familial entraîna une grande tension qui poussa Hadda à opter pour un repli dans leur chambre que rien ni personne ne vint perturber. Elles préparaient rapidement leur repas et s'éclipsaient dans leur douze mètres carrés où elles regardaient des séries sur le téléphone. Lorsque Zania faisait ses devoirs avec sa sœur – illettrée, elle réapprenait à lire – Hadda pouvait être distraite, regardant ailleurs ou pianotant sur son téléphone.

« C'est bien Hadda, je m'suis pas trompée ?

- ...

- Hadda, tu m'réponds !

- ...

- Pourquoi tu soupîres ?

- Rien, c'est rien.

- Tu crois qu'on va pouvoir bientôt refaire nos sorties avec tes copines ?

- Arrête avec ça. Tu sais bien qu'il faut qu'on se tienne à carreau pour l'instant. Allez, reprends ton travail, après on ira acheter des gâteaux.

- D'accord mais tu m'écoutes, hein ?

- Oui, oui. »

Le lendemain, alors que les hommes dormaient encore, l'un retraité, l'autre chômeur, la mère susurra à Hadda ses peurs et l'enjoignit de consentir au mariage. La jeune femme rétorqua à voix basse, mais avec vigueur, qu'elle ne voulait pas vivre comme elle, qu'elle choisirait elle-même son mari.

De nombreuses pressions avaient jalonné la vie de Hadda depuis que la famille vivait en France. ‘Voir des hommes nus, toucher eux, c’est pas possible ça !’, s’était exclamé le père lorsque Hadda avait envisagé des études d’infirmière. Elle n’est donc pas infirmière mais secrétaire médicale. ‘Je serai quand même dans la santé’, avait-elle déclaré tranquillement à sa sœur qui pleurait à sa place, habituée qu’elle était aux refus car il y avait déjà eu beaucoup d’autres interdictions, ‘Non, tu pars pas en voyage avec l’école.’ ‘Sortir avec copines françaises ? Non.’ ‘Handball, c’est quoi ça ? Sport ? Pas besoin.’ Pas une fois, l’adolescente n’avait exprimé son mécontentement et elle s’était engouffrée dans la lecture.

Contrairement à sa sœur, Zania ne s’était rien vu refuser parce qu’elle n’émettait pas de souhaits, n’aimant rien tant que se retrouver au sein du cocon familial, occupée par le ménage, la cuisine, la télé et le bavardage.

Si la jeune Hadda n’avait pas même tenté de négocier avec son père, c’était peut-être parce qu’elle avait ressenti la détresse de son père – sa gaieté et sa tendresse enfouies sous une chape de morosité et de nervosité – quelques mois après leur arrivée à Vénissieux.

Ils avaient perdu le bonheur. Elle avait compati car, pour elle aussi, cela avait été douloureux. Lui avaient manqué les effluves de Blida, l’odeur du jasmin et des fleurs d’oranger, les senteurs des épices, la voix de chanteur et de conteur de son père, la gaieté des fêtes où l’abondance régnait (profusion de mets délicieux, multiples couleurs, musique et danse exaltantes). Tout le monde aimait son père, pour sa générosité et son humour. C’était avant. Avant le décès de l’oncle.

Son père était garagiste à Blida, employé par son frère aîné, lorsque celui-ci s’était tué dans un accident de voiture. Il s’était retrouvé alors non seulement éperdu de chagrin mais brutalement sans emploi – son neveu avait vendu le garage et le nouveau propriétaire l’avait licencié, préférant travailler avec son fils. Après plusieurs mois de recherches de travail infructueuses, déboussolé, il avait décidé de quitter le pays pour la France.

Si, petit à petit, Hadda s’était accoutumée à sa nouvelle vie, avait vite appris le français, obtenu de bons résultats à l’école, s’était fait de nouvelles amies, son père avait définitivement cessé de chanter, de conter des histoires, de plaisanter, de rire, avait commencé à hausser facilement le ton, à grimacer, à regarder de biais, à se taire.

On ne reparlait pas du mariage et la jeune femme osa croire qu’on consentait à son refus. Une petite voix lui soufflait que son père la comprenait. Il percevait bien, qu’en dépit de son calme et de sa douceur, elle n’était pas comme ses sœurs, mères au foyer au pays, soumises, au mari, à toute la famille. Elle exerçait un métier et avait maintenant des amies françaises avec lesquelles elle sortait. Car elle avait fini par arracher des libertés à ce père attaché à ses principes. Il s’était incliné parce qu’il avait constaté que toute indépendante qu’elle fût, elle n’en était pas moins bonne musulmane, réservée et respectueuse. Après avoir vite endurci

les règles, craignant que les usages occidentaux ne mordent le code musulman, il était maintenant fier d'elle et s'il ne le montrait pas – pour ne pas humilier son fils, médiocre à tous points de vue ? – elle le devinait. Fier d'elle car elle était la seule de la famille à avoir des diplômes. Ses grandes sœurs avaient quitté l'école au pays à huit ans, Zania était illettrée et Mohamed, champion des mauvais résultats scolaires, se contentait de petits boulots et surtout des indemnités de chômage. Oui, la petite voix ne se trompait pas, son père la comprenait.

Son père vint la voir un soir dans sa chambre. 'Oui, tu peux choisir le mari. Mais, important, le mari, bon musulman.' Le ton était doux. Hadda exultait. Je le savais, se dit-elle, je savais qu'il me comprenait. Elles prirent à nouveau leur repas en famille. Parce qu'elles avaient recouvré une vie normale, elles débordaient d'enthousiasme pour danser et rire d'un rien,

« On ira au cinéma dimanche si tu veux, Zahira. Delphine m'a proposé d'aller voir Wonder Woman, c'est l'histoire d'une guerrière.

- Ah, je suis bien contente qu'on sort à nouveau. On ira au Flunch après ?

-Oui, on prendra une glace. »

Est-ce que Hadda repensa à ce que la mère lui avait déclaré, un matin ? 'Le mariage du cousin avec la fille de Lyon, fini.', 'Le cousin que ...?', 'Bah oui, le cousin Malek, c'ui que ...' t'ai dit l'aut' jour, avec la fille d'un ami à ton père, à Vénissieux. Y'en a pas mariage'. Elle n'avait rien répondu, avait vite fini sa tasse de café, 'à c'soir.' Elle n'avait eu qu'une envie, chasser cette information qui ne la concernait pas, qui lui déplaisait.

Sur son lit après le dîner, quelques jours plus tard, Hadda avait à peine commencé à s'interroger sur le silence menaçant durant le repas, qu'elle sursauta en entendant la mère ouvrir la porte,

« Zania, viens, ton père veut te parler ».

Cette même phrase quelques semaines auparavant, seul le prénom changeait. Elle sortit de la chambre avec sa sœur, fut repoussée brutalement par le frère.

Lorsque Zania revint, en larmes, Hadda la serra très fort contre elle. Elle se sentit bouillonner de colère, eut envie de hurler son dégoût, ils osent s'en prendre à Zania, ils osent profiter de sa faiblesse !

Elle l'écouta répéter en hoquetant les paroles du père et exprimer sa désolation d'être restée sans voix, de n'avoir pas pu dire non.

« Ça va aller, ne t'inquiète pas.

-Je veux pas me marier, je veux rester avec toi.

-Oui, ne t'inquiète pas, on va rester ensemble. Sortons prendre l'air. »

Alors que, contre toute attente, Zania s'était très vite endormie comme chaque soir, Hadda avait bondi d'un côté et de l'autre durant plusieurs heures avant de sombrer dans un sommeil agité.

Le lendemain matin, Zania enfilait un pantalon quand elle entendit,

« Zania, on part. Tu prends juste un rechange et deux ou trois trucs auxquels tu tiens. On achètera tout ce qu'il nous faut après ».

La surprise de l'annonce, la fermeté du ton, la frayeur face au bouleversement qu'elle sentait se profiler, atteignirent Zania de plein fouet. Elle sentit ses jambes flageoler et se laissa glisser au sol.

Le malaise passé, saisissant enfin ce qui se passait, elle balbutia,

« Hadda, on peut pas faire ça.

- Il faut savoir dire non. On est majeures. On est libres de faire ce qu'on veut.

- On va en parler à maman, hein ?

- Non.

- On va lui téléphoner alors ?

- Non. Je ne veux plus entendre le son de leurs voix. Juste un texto pour leur dire adieu.

- On va pas revenir ?

- Non. Sauf si tu veux te marier avec le cousin ».

Déconcertée et triste, Zania obéit à sa sœur.

## Serge TEYBER

### *Le portrait retrouvé de Léonard de Vinci*

*Librement adapté du portrait de Lucania.*

Le 26 décembre 2008 restera pour Vincent Clerc le jour de la découverte qui a bouleversé sa vie.

Il avait fêté Noël avec ses amis Luigi et Lucia Ballettoni à Florence. Ils se retrouvaient au moins une fois par an et entretenaient par ailleurs des conversations suivies par téléphone ou par mail pour s'informer mutuellement de l'avancée de leurs recherches ou pour partager leurs coups de coeur. Cette année Lucia avait beaucoup insisté pour qu'il vienne passer Noël avec eux car ils lui réservaient une surprise de taille dont elle, pourtant si loquace, n'avait rien laissé filtrer. Lucia, restauratrice d'art, à laquelle toute l'Europe faisait appel quand il s'agissait de retrouver des couleurs originelles d'un tableau ou d'une fresque délavée travaillait avec Luigi, son compagnon, historien de l'art qui lui apportait ses connaissances théoriques de l'art médiéval à la période classique. Ensemble ils avaient œuvré avec passion à la restauration de la Basilique Saint François d'Assise, qui avait duré seulement deux ans après avoir été dévastée par un tremblement de terre en septembre 1997. Vincent les avait rencontrés lors de la réouverture de la Basilique en novembre 1999. Venu en tant que spécialiste mondialement reconnu de la Renaissance, il avait partagé leur enthousiasme devant le travail réalisé et les résultats obtenus. Leur lien professionnel s'est vite transformé en une réelle amitié.

Vincent trouvait qu'ils se complétaient aussi bien professionnellement que dans la sphère privée ; il se sentait bien avec eux, en confiance, ce qui n'était pas souvent le cas dans ce milieu de l'art où la concurrence est vive et les coups bas fréquents.

Luigi et Lucia avaient résisté avec vaillance aux demandes plus ou moins directes de Vincent. Il devrait attendre le lendemain, comme un enfant excité et frustré, pour découvrir la Surprise. A sept heures Luigi toqua à la porte de sa chambre. Ils prirent un café rapidement ; ils allaient retrouver des amis du couple qui possédaient une grande propriété familiale au nord de Florence. Lucia était vêtue de la robe jaune d'or qu'elle portait lors de l'inauguration de la Basilique, celle des grandes occasions. Son habillement était d'ordinaire sobre et fonctionnel adapté à son activité. Vincent remarqua alors que Luigi avait taillé sa barbe, foisonnante et désordonnée hier soir encore. Il fut pris d'un léger trouble devant tant d'appréts très surprenants pour lui qui par contre n'avait fait aucun effort de présentation particulier. Mais il oublia bientôt sa gêne en se laissant gagner par l'excitation de ses amis. Lucia conduisait avec des gestes très expressifs et peu prudents. Luigi, plutôt réservé d'ordinaire, intervenait avec passion pour compléter ses paroles dans une surenchère verbale contagieuse. « Vous voilà très chers, s'exclamèrent Tonio et Josepha sa femme avec un fort accent toscan en descendant le grand escalier menant à l'entrée principale, et voilà notre expert, Monsieur Clerc, je crois ! »

Ils embrassèrent leurs invités chaleureusement et les convièrent à les suivre dans la véranda vitrée de trois côtés, constituée de petits carreaux à l'ancienne dont le double vitrage assurait une température confortable en toute saison. Après leur avoir servi un café il revint avec une boîte en bois blanc recouverte partiellement d'une toile très élimée. Il en sortit un tableau que de 40 centimètres sur 60 couvert d'un duvet poussiéreux. Tonio retourna le tableau face à eux.

C'était le portrait d'un homme âgé présenté de 3/4 comme on aimait les représenter à Florence au quinzième et seizième siècles. Aucun des trois amis n'eut à puiser longtemps dans ses références pour trouver à ce visage une grande ressemblance avec le portrait à la sanguine de Léonard de Vinci, conservé à l'abri de la lumière dans les sous-sols de la bibliothèque du palais royal de Turin et offert parcimonieusement aux regards du public, et plus encore avec le portrait du Museo delle antiche Genti de Lucania.

« C'est en rangeant le grenier de notre maison de famille à Potenza en Basilicate que je l'ai trouvé, expliqua Tonio. J'ignore depuis combien de temps il se trouvait là. Des siècles peut-être ! ajouta-t-il dans un éclat de rire. Je n'ai pas osé le dépoussiérer. Pensez-vous qu'il puisse avoir de la valeur ?

- Il est trop tôt pour le dire, mais si vous le permettez, je vais l'examiner en détail et l'emporter pour le faire expertiser s'il y a lieu, répondit Vincent.

- Hola ! tu prends un gros risque Tonio ! s'exclama Lucia en riant. »

Vincent ne releva pas la plaisanterie. Concentré sur le tableau, il ajusta ses lunettes et il le mit à l'horizontale à hauteur de ses yeux pour juger de l'épaisseur de la peinture. La couche de poussière semblait plus épaisse que celle-ci. Il le retourna et constata que l'assemblage des bois supports du tableau par des clés en queue d'aronde était celui utilisé à la fin du quinzième siècle en Italie. Son visage prit un air sévère mais ses yeux bleus s'allumèrent, signe chez lui d'une tension entre excitation et contrôle. Tonio s'inquiéta :

« Il y a un problème ?

- Non, non répondit Vincent machinalement... Je peux me tromper mais ce tableau semble dater vraiment de la période de la Renaissance. Je vais en avoir le coeur net puisque vous me permettez de l'emporter... Devant témoins ! » rajouta-t-il en se tournant vers Luigi et Lucia avec un clin d'œil appuyé.

Pendant le trajet de retour Vincent partagea avec ses amis une intuition qu'il n'avait pas voulu manifester devant Tonio. « Ce portrait qui ressemble tant à celui de Leonard de Vinci pourrait bien avoir été peint par le Maître lui-même !

- Mais, objecta Luigi, l'auto-portrait notifié dans le livre « Napoli antica e moderna » de Domenico Romanelli et authentifié par Eugène Müntz se trouve au musée de Lucania ! Il n'y a nulle trace d'un deuxième auto-portrait peint par Léonard dans aucun texte connu !

- Je vais lui faire une vraie toilette et on y verra peut-être plus clair après, intervint Lucia.

A peine arrivée chez eux, elle quitta sa tenue de sortie qui la corsetait et enfila sa tenue de travail.

- Luigi, va offrir un verre à Vincent et je viendrai vous rejoindre ! »

Au salon les deux amis échafaudaient des hypothèses et émettaient des objections. Puis avec un enthousiasme exacerbé par l'attente, ils se mirent d'accord sur un plan d'attaque pour les vérifier.

Luigi retournerait voir Tonio pour lui demander plus de détails sur les circonstances de la découverte et quérir le plus de renseignements sur le passé de ce tableau. Vincent irait au centre de recherches Innova de l'université de Naples pour effectuer une datation du tableau, peinture, cadre et toile au carbone 14. Si la piste était toujours bonne il irait au laboratoire scientifique de Genève pour une radiographie du tableau et analyser les traces de coups de pinceaux.

Lucia entra avec ses cheveux noirs parsemés de mèches poussiéreuses mais des yeux brillant d'une exaltation mal contenue. Par jeu elle avait recouvert le tableau d'une toile qu'elle retira lentement comme un rideau devant une scène de théâtre. Luigi et Vincent s'étaient figés. Débarrassé de sa poussière le visage d'un vieil homme aux yeux bleus, à la barbe et aux cheveux gris, à la peau pâle, vêtu d'habits sombres et portant un chapeau noir orné d'une plume blanche leur apparaissait, vibrant d'une transparence et d'une luminosité que Vincent connaissait bien. Depuis qu'il avait authentifié « la dame à l'hermine » comme une œuvre de Léonard de Vinci, il était considéré en effet comme un des plus éminents spécialistes du Maître florentin. Il avait longuement étudié la quinzaine de tableaux seulement qui lui sont attribués, certains d'entre eux à la loupe et au microscope électronique. Il était toujours fasciné par la technique du Maître. Les traces de pinceaux étaient invisibles comme estompées, lissées donnant une transparence unique, le résultat d'une étude sûre, scientifique, physiologique notée dans ses codex, passant par des esquisses, des dessins, tout cela précédant l'acte de peindre. Le geste dès lors était parfait, la composition géniale. Nulle hésitation, nulle retouche. Comment avec une couche de peinture si fine, Léonard parvenait-il à donner non seulement une forme idéale mais aussi une âme à ses personnages ! Plus il analysait un tableau, ses couleurs fabriquées à partir d'un mélange d'œuf et d'huile, la maîtrise des jeux d'ombre et de lumière, sa composition, plus il y découvrait des sources d'émerveillement. Et là devant ce portrait de vieillard il ressentait la même émotion.

Mais bien entendu il ne pouvait se contenter de cette intimité nouvelle avec le tableau.

L'analyse au carbone 14 donna une date comprise entre 1490 et 1520 pour toutes ses parties, sauf la plume blanche datée de 1760 à 1790 dont la peinture d'ailleurs était à base de pigments à base de titane, rajout assez maladroit d'un peintre désireux de mettre sans doute une touche de lumière. Seul le bois était plus ancien, ce qui était normal puisque les peintres utilisaient du bois parfaitement sec.

Vincent quitta le centre Innova légèrement nerveux. Il pressa le pas pour rejoindre sa voiture, direction le laboratoire d'expertise scientifique, section radiographie de Genève où l'attendait son ami Konrad Jaspersmann. Vincent lui demanda d'examiner le tableau à l'aide d'un microscope à force de résonance magnétique et d'analyser la peinture et les bois du support.

« Tu pourras revenir chercher les résultats et le tableau d'ici deux jours environ, je t'appellerai » lui avait dit Konrad en lui serrant la main. Le lendemain vers midi, il rappela Vincent qui fut très surpris de cet appel : « Tu ne m'avais pas dit qu'une restauratrice de tableau de tes amis, Madame Lucia Balletoni devait venir examiner le tableau en vue de le restaurer ! Vincent avait parlé la veille avec Lucia qui suivait les pérégrinations du tableau dont il lui rendait compte fidèlement.

- Ne lui montre pas le tableau, Konrad, Lucia est en Italie, je lui ai parlé hier, il n'a pas été question qu'elle vienne le voir ! Essaie de retenir cette personne, j'arrive ! » Vincent sauta dans sa voiture et démarra en trombe, lui qui était plutôt sage au volant. Arrivé au laboratoire Konrad avait un air soucieux que Vincent ne lui connaissait pas. « Je lui ai demandé de patienter dans la salle d'attente et quand j'ai envoyé ma secrétaire lui annoncer ta venue, elle avait disparu !

- Heureusement que tu m'as appelé ! Qu'est ce qui se serait passé si cette personne avait eu le tableau en main ? »

Il quitta le laboratoire avec une question qui le turlupinait : comment cette personne pouvait-elle connaître le nom de Lucia ? Il avertit Lucia qui ne put lui apporter une réponse. Peut-être que l'un ou l'autre ou les deux étaient sur écoute ? Ils convinrent de redoubler de prudence.

Un jour plus tard Konrad annonça les résultats des analyses à Vincent. La radioscopie confirma l'intuition de Vincent : la même technique de superposition de couches infimes de couleurs, la même absence de traces de pinceau comme si la peinture avait été vaporisée. La peinture utilisée contenait de l'œuf, de l'huile et des pigments naturels. Le bois était du peuplier souvent utilisé par les peintres italiens de la Renaissance. Mais Konrad lui réservait deux surprises. En grattant le bois du panneau de bois peint pour en connaître la nature, son équipe avait découvert une inscription au dos du tableau « PINXIT MEA » écrite très lisiblement avec une encre métallo-gallique, en majuscules romanes « en miroir. » Il fallait donc la lire de droite à gauche, littéralement « Moi qui ai peint ». Vincent l'informa que cette encre était celle utilisée habituellement par Léonard de Vinci. Il avait aussi repéré trois empreintes digitales sur un bord du tableau. Vincent repartit pour son hôtel, le tableau bien enveloppé sous le bras. Il le tenait serré contre lui tout en feignant une décontraction qu'il craignait peu convaincante. Les regards de la rue qu'il jugeait trop insistants l'indisposaient. Arrivé à l'accueil, il demanda que l'on place le tableau dans le coffre de l'hôtel.

De son côté Luigi n'avait rien pu tirer de Tonio qui ignorait l'existence même du tableau ni des archives familiales mises à sa disposition. Seul lien trouvé avec la peinture, un aïeul peintre amateur qui avait eu un succès local en Basilicate. Le lendemain de retour à Naples, il demanda au colonel chef de l'équipe de la police scientifique d'examiner les empreintes et de les comparer à celle de l'index gauche qu'il avait trouvée sur les perles noires de la « Dame à l'hermine. » Le résultat fut immédiat. La correspondance s'établissait à 85 %, ce qui vu les éclats de peinture et les craquelures, la rendait quasiment certaine. Vincent s'attabla pour écrire un article pour la revue « Art et Archéologie » dont il était un contributeur régulier.

Le lendemain de la parution de l'article qui annonçait qu'un seizième tableau de Léonard de Vinci avait été découvert dont l'origine était certifiée par différents moyens modernes, la presse se déchaîna dans toute l'Europe. « Sensationnel, un auto-portrait de Léonard de Vinci datant du début du seizième siècle découvert dans un grenier !

- Un séisme magnitude 7 secoue le monde de la peinture !

- L'œuvre ultime de Léonard de Vinci trouvée enroulée dans un chiffon ! » Toute l'Europe se tournait vers Vincent qui s'attendait à un tel déferlement de

superlatifs. Il avait prévenu Luigi, Lucia et Tonio de la publication de l'article dans lequel Vincent ne les citait pas, pour les préserver, momentanément du moins.

Il s'attendait aussi à la réaction beaucoup moins enthousiaste du musée de Lucania où était exposé un portrait identique, non identifié formellement mais sur lequel planait un doute bien entretenu par la direction du musée et l'appui de certains experts. Le doute venait d'être levé. Ce portrait n'avait pas été peint par Léonard de Vinci puisque celui appartenant à Tonio semblait désormais authentifié, peint de la main du Maître, et qu'il n'existait qu'une note dans l'histoire de la peinture attestant d'un auto-portrait, comme le lui avait rappelé Luigi.

Le musée et en partie la ville de Lucania vivaient de ce portrait qui attirait chaque année plus de 40 000 visiteurs. La réaction fut vive qui réfutait la validation du tableau par l'analyse microscopique au vu de l'état du tableau, émettait des doutes sérieux sur la datation au carbone 14, source par le passé de criantes erreurs, tentait d'expliquer que le Maître avait très bien pu prendre en mains le tableau peint par un de ses élèves pour justifier la présence de l'empreinte. La contestation s'appuyait aussi sur la certification de l'auto-portrait de Lucania par le professeur émérite de l'Université de Florence et historien de l'art, Giuseppe Deverdi il y a 128 ans et jamais remise en cause depuis jusqu'à ce jour. Comment ce qui est vrai pendant 128 ans pourrait-il se révéler faux du jour au lendemain ?

« Même ce soi-disant expert Vincent Clerc, à la recherche d'un coup médiatique dont il est privé depuis l'authentification de la « Dame à l'hermine », n'avait pas contesté, jusqu'à sa prétendue découverte, l'attribution de ce tableau à Léonard de Vinci » insistait le directeur du Musée de Lucania dans un entretien avec le journaliste local qui relayait vite l'article au Corriere della Serra. La RAI 3 menait une enquête de mœurs qui posait la question de l'addiction possible de Monsieur Vincent Clerc à l'alcool.

Avant de publier son article, Vincent avait pris la précaution de mettre le tableau en sécurité au nom de Tonio dans un coffre de la Monte Paschi Banque à Florence.

Sollicité par la « Société des amis de Léonard », Vincent avait accepté de donner une conférence qu'il avait intitulée « Le portrait retrouvé de Léonard de Vinci ». Il achevait sa conférence avec la volonté de mettre en avant le côté scientifique et objectif des examens et il s'apprêtait à répondre aux questions quand un organisateur de la conférence lui transmit un papier qui l'informait que la police était intervenue à son hôtel. Il abrégé en s'excusant la séance des questions et regagna sa chambre qui était sens dessus-dessous. L'inspecteur Del Franco, d'un air un peu trop détaché, lui demanda si quelque chose avait disparu. Evidemment tout était là. Pour l'inspecteur il n'y avait donc pas lieu de poursuivre les investigations, d'engager une procédure longue et complexe pour quelques papiers dérangés. Le téléphone de Vincent sonna. Une voix étouffée, sans doute déguisée, lui proposait de cesser toutes ses démarches inutiles, de laisser Léonard dormir en paix. Son portrait était bien en sécurité au musée de Lucania et devait y rester. Vincent serait responsable du chômage et du déracinement de dizaines d'habitants qui vivaient du tourisme lié au portrait, s'il

devenait certain qu'il n'avait pas été peint par Léonard de Vinci. La voix ajoutait, glaciale : « Si vous persistez dans cette volonté de nuire à notre cité, vous risquez d'avoir de gros problèmes car nous ne nous laisserons pas déposséder de notre trésor ! ». Si Vincent avait été sensible à la première partie de ce discours, la menace finale le révolta. Quoiqu'il lui en coûte, il irait au bout de sa recherche pour dire la vérité sur les deux portraits. Il faut savoir dire non, même aux menaces. Il demanda par voie de presse qu'une étude comparative indépendante et impartiale des deux portraits soit effectuée pour faire cesser les batailles d'experts qui prenaient chaque jour de l'ampleur et se transformaient dans plusieurs villes d'Italie en manifestations dont certaines avaient dégénéré. Un groupe international d'experts fut dépêché au musée de Lucania. Vincent et Tonio apportèrent le « portrait retrouvé » sous escorte policière et l'examen comparatif commença. Les experts confrontèrent les analyses. Les tableaux étaient datés de la même époque et les matériaux utilisés similaires. La technique de peinture assez semblable ne permettait pas de trancher. On fit alors appel à un chirurgien esthétique, spécialiste de la morpho-structure des visages. Il constata seulement une petite différence entre la mesure de l'écart entre la lèvre supérieure et la base du nez. Il suffisait maintenant d'effectuer la même mesure avec l'auto-portrait à la sanguine de Turin pour voir si cette différence était significative. L'écart était strictement le même sur « le portrait retrouvé ». Léonard de Vinci ayant dans ses codex exposé sa connaissance poussée du corps humain, unanimement reconnue, tous les experts de la commission exclurent la possibilité que Léonard de Vinci ait pu faillir, aussi peu soit-il, à son exigence de fidélité à ses modèles malgré son extraordinaire façon de les sublimer, d'autant plus si ce modèle était son propre visage. Avec cette preuve supplémentaire tous s'accordèrent pour authentifier « le portrait retrouvé ».

Vincent et Tonio repartirent de Lucania sous les huées de ses habitants. Ils rejoignirent Lucia et Luigi à Florence pour fêter leur découverte. Tonio se voyait du jour au lendemain possesseur d'un trésor de l'art qui allait peut-être devenir aussi célèbre que la Joconde. Il avait de la peine à réaliser tout ce que cela pouvait représenter. Vincent était fier du travail accompli, de la vérité révélée et surtout heureux d'avoir dialogué avec Léonard comme avec un vieil ami perdu de vue depuis des siècles. Il quitta ses amis. Des journalistes l'attendaient au bas de leur immeuble. Comment savaient-ils qu'il était là ? Tout en le harcelant de questions, insensiblement ils le poussèrent vers une voiture pour l'interviewer au calme. Mais la voiture démarra et Vincent se retrouva coincé entre deux gaillards qui avaient cessé toute question. Ils étaient devenus muets. Les vitres teintées, presque noires ne permettaient pas à Vincent de voir où il se dirigeait. Dans le silence pesant de la voiture, il échafaudait des hypothèses dont aucune ne le rassurait. On lui banda les yeux et la voiture, après quelques virages, s'arrêta. Vincent puisait dans ses expériences de méditation pour contrôler la panique qui peu à peu l'envahissait. On l'assit sur une chaise et on l'y attacha. Les pas s'éloignèrent. La pièce devait être nue ou très grande car les pas de ses agresseurs avaient résonné comme dans une cathédrale. Savoir, savoir pourquoi il était là ? Le tableau n'était pas en sa possession... Alors une vengeance peut-être ?

Lui qui aspirait au calme après tout le tohu-bohu de la découverte du portrait, implorait presque que l'on s'adresse à lui maintenant, qu'on lui explique

au moins pourquoi il était là, pieds et poings liés, ne sachant le sort qui lui était réservé. On lui apporta à manger plusieurs fois. Il parvint à dormir et à dormir encore si bien que sa notion du temps s'effiloça jusqu'à n'avoir plus aucune consistance. A un moment d'un jour ou d'une nuit le téléphone d'un gardien sonna à un bout de la pièce. Vincent saisit quelques mots faciles à comprendre même sans connaissance particulière de l'italien. « ...Ucciderlo...morto ... Les pas se dirigèrent vers lui : devi sapere come dire di no, eh ! » fit une voix d'un ton ironique. On l'emmena au-dehors. Vincent était comme anesthésié par l'incompréhension : ainsi on pouvait mourir pour l'art, pour la vérité... Puis il se ressaisit et se dit que oui, oui, on peut mourir pour cela qui vaut bien d'autres causes, que l'art et la vérité sont des fondements de la vie, qui méritent ce sacrifice. Vincent marchait lentement à l'inverse de ses pensées qui maintenant fusaient. Toute sa vie il l'avait consacrée à l'art, à la beauté. Cela lui donnait le courage d'affronter ces moments atroces. Cela lui avait tant apporté de joies, de rencontres extraordinaires avec des personnes si éloignées du monde mercantile, avide, qui l'éceurait, ces personnes qu'il revoyait en ce moment si intense et qui le rendaient fort. Il pensait à Lucia, à son sourire merveilleux, à ses yeux pétillants, à sa gentillesse.

On l'arrêta.

S'ensuivit un moment d'éternité muette, quelques paroles échangées entre ses gardiens si rapidement que Vincent ne put en saisir le moindre sens. La marche reprit et on remit Vincent dans une voiture. Il se laissait emmener à leur gré, sans opposer aucune résistance, comme une marionnette molle. Après quelques minutes la voiture stoppa. On poussa Vincent au dehors. L'air matinal était encore frais contre ses joues. Il respira un grand coup. L'étreinte autour de ses bras se relâcha. Il entendit les pas s'éloigner. Puis la voiture redémarrâ. Vincent resta un moment avant de réaliser qu'il était seul, qu'il avait les mains libres. Il ôta alors le bandeau qui recouvrait ses yeux, aveuglé par la lumière, sans comprendre la raison pour laquelle il était encore vivant de même qu'il n'avait pas compris celle qui aurait pu causer sa mort. Sa barbe avait poussé, indifférente au stress comme elle l'était aux moments de plaisir ou de calme. Cette pensée le fit sourire et le ramena à la réalité.

Luigi interrompit ses réflexions. Il s'était inquiété de ne pas avoir reçu de nouvelles de son ami après son départ car cela faisait dix jours qu'il avait quitté Florence. L'inquiétude avait fait place à une angoisse quand « La Repubblica » avait publié un article sur la disparition inexplicable de Vincent Clerc, l'homme du portrait de Léonard de Vinci. Depuis, il avait tenté maintes fois de le joindre par téléphone. Vincent tenta de lui expliquer ce qui lui était arrivé et le trouble qui l'habitait. « Tu ne sais pas pourquoi tu as été kidnappé, tu ignores les raisons de ta libération ? Je vais t'expliquer : le directeur du Musée a eu un passé peu clair, des liens compromettants, jamais prouvés. Il n'a pas dû être très difficile pour lui de trouver des gens capables de te faire payer ton refus et la ruine de son musée. Cela aurait pu te coûter la vie, Vincent. Mais contre toute attente, l'afflux des touristes et des curieux a fait exploser la fréquentation du musée de Lucania. Les gens voulaient voir le faux en attendant peut-être l'exposition du vrai auto-portrait et il fut aisé en un temps record de cibler des publicités sur l'aventure parallèle des deux tableaux. Ce marketing permettait d'envisager une

exploitation très lucrative de la belle et émouvante histoire des deux portraits. Ta mort aurait risqué d'entacher le récit et de jeter une ombre délétère sur ceux qui le portaient à la convoitise du public. »

Après tout, les deux portraits pouvaient cohabiter : celui de Léonard pour l'art et la reconnaissance universelle de l'artiste, le second pour l'histoire qui l'entourait et pour l'artiste aussi ; on se tournait maintenant vers Cristofano dell'Altissimo, auteur de nombreux portraits et admirateur de Léonard de Vinci, dont il avait pu copier l'auto-portrait. La biographie de Léonard faisait état d'une rencontre des deux hommes à Florence en 1508. Cette copie ressemblait tant à l'original. Les profanes pouvaient être abusés comme l'avaient été les experts pendant des dizaines d'années. Tonio dont la fortune personnelle l'autorisait à se passer d'une manne providentielle et qui craignait les risques liés à la possession du tableau en fit don au musée de Vinci, le village d'origine de Léonard qui prit un essor inattendu. Vincent Clerc et Tonio Pozzi furent honorés du titre de citoyens d'honneur du village. Une plaque commémorative fut fixée dans le musée de Vinci à droite du tableau, les célébrant l'un, pour sa découverte, l'autre, pour son don.

# Didier TRICOU

## *Effervescence sous le tilleul*

L'été dernier, profitant d'une éclaircie entre deux confinements, équipés de gel et de masques, munis de pass sanitaires à jour, rompus au respect de la distanciation sociale, autrement dit, libres comme l'air, et heureux de cette liberté, nous avons passé quelques jours, avec nos petites-filles, dans un village accroché aux flancs du Mont Lozère, abrité sous un majestueux rocher, étageant ses maisons au bord d'un ruisseau bondissant, dont les eaux claires invitent à la baignade autant qu'au songe poétique.

Là, l'été offre une panoplie d'activités variées, allant des balades à la recherche de champignons et de fraises des bois aux escapades à vélo sur des routes exigeantes mais tranquilles, des parties de pêche à la truite, suivies de trempettes dans un gour, aux moments de détente à déambuler dans les ruelles pentues et ombragées, avant une pause désaltérante au café de la place en observant les joueurs de pétanque.

La chaleur est moins étouffante que dans la plaine, les nuits apportent une fraîcheur propice au repos, et, comble pour des citadins en quête de détente sans se désintoxiquer des activités culturelles, le village propose des animations quasi quotidiennes : concerts dans un jardin arboré, lectures publiques, spectacles pour enfants, conférences abordant des thèmes divers, repas partagés sur la place, ou même comédie interprétée par une troupe régionale rattachée au Cratère d'Alès...

Ici, tout se ligue pour faire du séjour un agréable souvenir. Les petites, heureuses, profitaient pleinement de ces moments, au point que l'aînée, sur une carte postale destinée à ses parents avait écrit "ici, c'est le paradis".

C'est dans ce cadre idyllique, au début du mois d'août, qu'il m'est arrivé une aventure dont je ne me suis pas encore totalement remis. Vous souriez, mais je suis persuadé que, lorsque vous aurez entendu mon récit, vous comprendrez pourquoi mon émoi perdure depuis presque une année...

Ce jour-là, une conférence avait lieu à la médiathèque, sur le thème "Ceux qui ont dit non". Mes trois princesses étant le plus sérieusement du monde occupées à peindre des galets savamment choisis au cours d'une balade près du ruisseau, je me suis éclipsé, ravi de découvrir des informations sur ceux qui ont su guider le monde sur le droit chemin... ou tout au moins l'empêcher de trop dérailler.

Rue Basse, un bruissement de conversations emplissait l'espace. Pas vraiment feutrées, non, au contraire, ponctuées de phrases prononcées d'une voix forte, mêlant conviction et désir de convaincre, un peu comme dans un meeting. Je me hâtai de descendre vers les jardins, intrigué par les bruits de mouvements que je percevais, et, en effet, fus surpris par le nombre de participants, manifestation originaires de plusieurs régions, pour ne pas dire de plusieurs époques, certains bizarrement vêtus qui, tous, parlaient, se déplaçaient,

les uns saisissant un micro, d'autres montant sur une table pour haranguer les spectateurs que, finalement, ils étaient tous à tour de rôle...

Sur la droite, élégant et digne malgré sa carrure dégingandée, un grand escogriffe, coiffé d'un képi militaire, levait les bras au ciel en déclamant d'une voix un peu chevrotante : "La France a perdu une bataille, mais la France n'a pas perdu la guerre".

Tout près de lui, émergeant à peine d'un sari blanc, un petit homme maigre et chauve, au sourire permanent sous des lunettes rondes trop grandes pour son visage, susurrant avec une inébranlable conviction, dans un anglais si parfait que j'avais l'impression de le comprendre, des arguments invitant à désobéir, mais en refusant toute forme de violence.

Un grand et bel homme noir aux cheveux argentés, au sourire doux accentué par un regard d'une insondable bonté, argumentait avec conviction sur la justice et l'égalité, contre toute sorte de domination, pour la liberté, marchant vers l'homme en sari, accompagné par tout un groupe d'où montaient distinctement les mots : " Nous te suivrons Madiba".

Un autre noir, plus jeune, un peu moins grand mais tout aussi envoûtant, au regard déterminé, au visage imprégné d'engagement, haranguait les participants dans un discours éloquent et grave qui semblait fait de feu, de foi et d'espoir, dont les premiers mots, "I have a dream" me touchèrent au plus profond, sans que je sache exactement pourquoi.

Au fond du jardin, juché sur un cheval impétueux qu'il avait du mal à maîtriser, un guerrier hirsute, vêtu de peaux de bêtes, glaive à la main, un semblant de cuirasse lui couvrant le torse, coiffé d'un casque ailé d'où dépassait une abondante chevelure blonde, vociférait en latin des mots parmi lesquels revenaient souvent, très distinctement "Julium Caesarem".

Vous devinez à quel point j'étais intrigué !

Pourtant, au milieu du tumulte, un homme appuyé à la balustrade, sur le perron, observait flegmatiquement ce remue-ménage. Je me suis approché de lui avec mille précautions, contournant les groupes, passant au large des plus excités, et, lui avouant mon étonnement devant cette conférence pour le moins étonnante, lui ai demandé s'il s'attendait à un tel spectacle.

Le maire du village, puisque c'était lui, m'a tout expliqué : "Vous l'avez constaté, notre petit village est un paradis. Il m'arrive parfois de croiser l'un ou l'autre de ces personnages dans une ruelle, mais, aujourd'hui, c'est particulier. Je suppose qu'ils ont été contraints eux aussi par le confinement, et que, s'ils ont obtenu le feu vert de Saint Pierre pour participer à la conférence, ils avaient accumulé énormément d'énergie et en profitent pour se défouler. Que voulez-vous, c'est dans leur tempérament !

Je ne vais pas vous faire l'offense de demander si vous les reconnaissez, la plupart étant très célèbres, mais peut-être voulez-vous que je vous en présente quelques-uns ? Vous n'aurez pas souvent cette opportunité.

Suivez-moi, nous allons commencer par ces dames regroupées à l'ombre du tilleul. Il y a là Louise Michel, Olympe de Gouges, Mère Teresa, Rigoberta Menchu, Simone Veil, Germaine Tillon, et Rosa Parks. Ne vous méprenez pas, elles semblent papoter tranquillement, mais chacune est emplie d'une énergie à déplacer les montagnes et d'une conviction à soulever les peuples. Si l'humanité

les avait entendues, nous ne serions pas aussi désemparés devant la régression de nos civilisations, et l'évolution de la planète...

Ensuite, nous échangerons quelques mots avec ce groupe d'hommes plutôt calmes, assis autour de la table en pierre, sirotant une bière ou un jus de fruits. Les reconnaissez-vous ? Il y a là Jean Moulin, Giordano Bruno, les deux Victor, Schœlcher et Hugo, Jan Palach, Jean Jaurès, Aristide Briand, Pasteur et Darwin.

D'autres arriveront plus tard, mais certains ont préféré s'installer à l'intérieur. Voulez-vous les rencontrer ?"

Bouleversé par ce que je voyais et entendais, n'arrivant pas à me persuader que je ne rêvais pas, mais profondément perturbé par l'intensité des émotions qui m'envahissaient, me submergeaient, j'ai préféré décliner l'invitation du maire, invoquant un motif futile, sans omettre de le remercier pour son accueil et la faveur qu'il m'avait faite de me présenter ces personnages indispensables à l'histoire.

Toutefois, avant de partir, survolté par l'ambiance, enivré et exalté, je me suis lancé dans une tirade dont l'incongruité en un tel moment aurait dû outrer ce monsieur, mais qu'il a eu l'obligeance d'écouter sans broncher...

"Monsieur le Maire, j'ai toujours pensé qu'**il faut savoir dire non**, mais aujourd'hui, grâce à vous, grâce à votre village et ses illustres visiteurs, je crois avoir compris. Maintenant, je sais que savoir dire non, c'est vouloir dire oui. Dire non à la misère, à la guerre, à l'envahisseur, au racisme, au mépris, à l'injustice, c'est dire oui à la liberté, la paix, l'égalité, la fraternité, la solidarité, l'indépendance, la résistance, l'équité, la tolérance, ...,

Alors, je vais retourner aider mes princesses à peindre les galets, en disant oui à la lumière, au soleil, au printemps, à l'escargot après la pluie, au reflet du soleil dans la feuille tremblante, à l'oiseau qui fredonne et sautille, au ruisseau, au lièvre qui échappe, au renard qui a trouvé un abri, au caillou sur lequel un lichen a déniché un peu de terre pour pousser, au ciel bleu sur fond bleu, au lever de soleil sur la vallée embrumée qu'il fait scintiller de fugitives étincelles de lumière, au courrier annonçant la naissance d'un bébé, au résultat négatif d'une biopsie, aux yeux de la maman d'un champion olympique, à l'écureuil qui grimpe de branche en branche et court sur le câble téléphonique, à l'enfant guéri qui quitte l'hôpital, à ces deux ados qui se prennent timidement la main, à l'abri, bien cachés, loin des bancs publics, à la rivière dont les berges ont été nettoyées, qui recommence à respirer, au poisson qui découvre une partie d'océan moins polluée...

Et je suis reparti discrètement, me faufilant entre les illustres personnages. Je n'ai même pas pensé à prendre une photo !